
3 1761 03612 6191





JOURNAUX INTIMES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

DU MÊME AUTEUR

Les Fleurs du Mal, Édition critique, revue sur les textes originaux et les manuscrits, avec quatre portraits en phototypie. Un vol. in-16

Le Spleen de Paris *(Petits Poèmes en prose)*. Édition revue sur les textes originaux, avec deux portraits en phototypie . . . . Un vol. in-16



CHARLES BAUDELAIRE

—

JOURNAUX
INTIMES

- FUSÉES, MON CŒUR MIS A NU -

TEVTE RÉIMPRIMÉ SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX
AVEC UNE PRÉFACE
PAR
AD. VAN BEVER

PORTRAIT DE L'AUTEUR



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXX



AVANT-PROPOS

A Jacques Crépet.

Trois éditions, successivement épuisées, des Journaux intimes, *ont consacré le succès de ce livre unique, nous permettant de saisir, à défaut de testament littéraire, et de pénétrer l'ultime pensée de l'auteur des* Fleurs du Mal.

Tout en reconnaissant le mérite de nos devanciers, il nous a paru qu'une réimpression de cet ouvrage s'imposait à l'heure même où le pays de celui qui l'a conçu, semble renier étrangement ce qui constitue le plus sûrement sa supériorité intellectuelle.

Le présent texte a été revu sur les notes manuscrites originales qu'un pieux bibliophile, M. Gabriel Thomas, — mille grâces lui soient rendues, — a eu la générosité de mettre à notre disposition.

Notre tâche s'est bornée modestement à fournir une leçon intégrale, plus parfaite que les précédentes, et à l'accompagner d'éclaircissements utiles à sa lecture.

Nous croyons superflu de montrer l'intérêt que présente une telle entreprise. On connaît trop le caractère de ces " papiers intimes " pour que nous tentions de les commenter. Sans aller jusqu'à dire qu'ils offrent — toutes proportions gardées — la matière d'un parallèle avec les Pensées *de Pascal, il est certain qu'ils nous font comprendre le concept d'un poète des temps modernes aussi nettement que les fameuses* Pensées *nous révèlent l'incertitude spirituelle et l'angoisse morale d'une autre époque.*

A cela près, nul autre rapprochement n'est possible entre Baudelaire et le grand janséniste, et bien que notre poète, nourri de traditions, s'apparente aisément aux divers

génies de sa race, il apparaît, le plus souvent, pour nous, comme un homme nouveau. On a parlé de parallélisme littéraire... Edgar Poe est, certes, à la base de son inspiration; mais, si Baudelaire doit à ce dernier de s'être affranchi du poncif romantique, il fait montre, par ailleurs, en s'analysant, d'une hardiesse à laquelle son brillant modèle ne nous a point accoutumés. Baudelaire est singulièrement troublant quand, dépouillé des oripeaux de l'écrivain lyrique, loin des cénacles, il juge sainement la société qui l'entoure. Son opinion a d'autant plus de prix que nous avons violé les droits les plus sacrés de l'individu et trahi la liberté de conscience. Ecoutons-le. "Ah ! si jamais, s'écrie-t-il, désabusé, aigri, ce livre — Mon Cœur mis à nu *— voit le jour,* Les Confessions, *de J.-J. Rousseau, paraîtront pâles."*

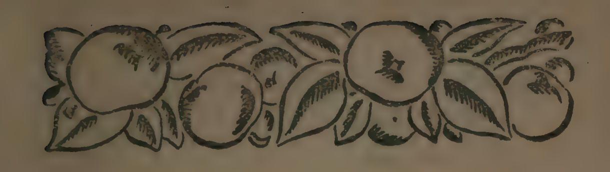
Troublant aveu qui semble mesurer l'abîme ouvert entre le génie créateur et le troupeau humain, entre l'artiste et cette élite qui se flatte de l'entendre, mais ne le comprend point. Trois ou quatre motifs, toujours les mêmes, reviennent dans ces notations, avec

la persistance d'un sanglot, si bien que nous ne savons plus ce qu'il faut déplorer de la douleur du poète ou du malentendu éternel qui éloigne de la foule les hommes d'élite.

Mais, dira-t-on, il n'y a pas seulement une expression d'angoisse et de révolte dans ces pages; l'écrivain de bonne volonté y trouvera encore avec une discipline, l'expérience amère du destin. Car il y a de tout, au cours de ces confidences, voire même l'aveu de faiblesses humaines et aussi l'appréhension d'une âme qui, tour à tour, se cherche, se dérobe et se dévoile avec une secrète horreur de soi-même. Nous y découvrons, de plus, les thèmes primitifs que Baudelaire s'est plu à développer, par la suite, si magnifiquement, dans ses poèmes. Tout à la fois la genèse d'une œuvre et sa conclusion. Ainsi ce livre inachevé, qui clôt sa vie et la prolonge au delà du tombeau, est-il pour ceux de ses admirateurs qui s'efforcent à goûter pleinement son génie, celui qui le définit et l'illustre le mieux.

AD. B.

FUSÉES



FUSÉES

I

QUAND même Dieu n'existerait pas, la religion serait encore sainte et divine.

Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister.

Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la matière.

L'amour, c'est le goût de la prostitution. Il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la prostitution.

Dans un spectacle, dans un bal, chacun jouit de tous.

Qu'est-ce que l'art? Prostitution.

Le plaisir d'être dans les foules est une expression mystérieuse de la jouissance de la multiplication du nombre.

Tout est nombre. Le nombre est dans *tout*. Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre.

Le goût de la concentration productive doit remplacer, chez un homme mûr, le goût de la déperdition.

L'amour peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété.

L'amour veut sortir de soi, se confondre avec sa victime, comme le vainqueur avec le vaincu, et cependant conserver des privilèges de conquérant.

Les voluptés de l'entreteneur tiennent

à la fois de l'ange et du propriétaire. Charité et férocité. Elles sont même indépendantes du sexe, de la beauté et du genre animal.

Les ténèbres vertes dans les soirs humides de la belle saison.

Profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires, trous creusés par des générations de fourmis.

Anecdote du Chasseur, relative à la liaison intime de la férocité et de l'amour.

II

Fusées. — De la féminéité de l'Église, comme raison de son omni-puissance.

De la couleur violette (amour contenu, mystérieux, voilé, couleur de chanoinesse).

Le prêtre est immense, parce qu'il fait croire à une foule de choses étonnantes.

Que l'Église veuille tout faire et tout être, c'est une loi de l'esprit humain.

Les peuples adorent l'autorité.

Les prêtres sont les serviteurs et les sectaires de l'imagination.

Le trône et l'autel, maxime révolutionnaire.

E. G. ou la séduisante Aventurière.

Ivresse religieuse des grandes villes.

Panthéisme. Moi, c'est tous; tous, c'est moi.

Tourbillon.

III

Fusées. — Je crois que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand

même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau; l'autre, c'est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, préludes d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles? Qui ne les a proférés, qui ne les [a] irrésistiblement extorqués? Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires? Ces yeux de somnambule révulsés, ces membres dont les muscles jaillissent et se roidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne parle plus qu'une expression de férocité folle, ou qui se détend dans une espèce de

mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège en appliquant le mot « extase » à cette sorte de décomposition.

— Épouvantable jeu, où il faut que l'un des jouèurs perde le gouvernement de soi-même!

Une fois, il fut demandé, devant moi, en quoi consistait le plus grand plaisir de l'amour. Quelqu'un répondit naturellement : à recevoir, et un autre : à se donner. — Celui-ci dit : plaisir d'orgueil; — et celui-là : volupté d'humilité. Tous ces orduriers parlaient comme l'*Imitation de Jésus-Christ*. — Enfin, il se trouva un impudent utopiste qui affirma que le plus grand plaisir de l'amour était de former des citoyens pour la patrie.

Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté.

IV

Plans. Fusées. Projets. — La comédie à la Silvestre. | Barbora et le mouton.

Chenavard a créé un type surhumain.

Mon vœu à Levaillant.

Préface, mélange de mysticité et d'enjouement.

Rêves et théorie du Rêve à la Swedenborg.

❦

La pensée de Campbell (*The conduct of Life*).

Concentration.

Puissance de l'idée fixe.

La franchise absolue, moyen d'originalité.

Raconter pompeusement des choses comiques...

V

Fusees. Suggestions. — Quand un homme se met au lit, presque tous ses amis ont un

désir secret de le voir mourir ; les uns, pour constater qu'il avait une santé inférieure à la leur ; les autres, dans l'espoir désintéressé d'étudier une agonie.

Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins.

VI

Fusées. Suggestions. — L'homme de lettres remue des capitaux et donne le goût de la gymnastique intellectuelle.

Le dessin arabesque est le plus idéal de tous.

Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. Ainsi la bestialité exclut la pédérastie.

L'esprit de bouffonnerie peut ne pas exclure la charité, mais c'est rare.

L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions, est un signe de faiblesse et de maladie.

La maigreur est plus nue, plus indécente que la graisse.

VII

Ciel tragique. — Épithète d'un ordre abstrait appliqué à un être matériel.

L'homme boit la lumière avec l'atmosphère. Ainsi le peuple a raison de dire que l'air de la nuit est malsain pour le travail.

Le peuple est adorateur-né du feu.

Feux d'artifice, incendies, incendiaires.

Si l'on suppose un adorateur-né du feu, un *Parsis-né,* on peut créer une nouvelle...

*

VIII

Les méprises relatives aux visages sont le résultat de l'éclipse de l'image réelle par l'hallucination qui en tire sa naissance.

Connais donc les jouissances d'une vie âpre, et prie, prie sans cesse. La prière est réservoir de force. (*Autel de la volonté. — Dynamique morale. — La Sorcellerie des Sacrements. — Hygiène de l'âme.*)

La Musique creuse le ciel.

Jean-Jacques disait qu'il n'entrait dans un café qu'avec une certaine émotion. Pour une nature timide, un contrôle de théâtre ressemble quelque peu au tribunal des Enfers.

La vie n'a qu'un charme vrai : c'est le charme du *Jeu*. Mais s'il nous est indifférent de gagner ou de perdre?

IX

Suggestions. Fusées. — Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, — comme les familles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus.

A propos du sommeil, aventure sinistre de tous les soirs, on peut dire que les hommes s'endorment journellement avec une audace qui serait inintelligible si nous ne savions qu'elle est le résultat de l'ignorance du danger.

X

Il y a des peaux carapaces avec lesquelles le mépris n'est plus une vengeance.

Beaucoup d'amis, beaucoup de gants. Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter les honnêtes gens.

Girardin parler latin! *Pecudesque locutæ.*

Il appartenait à une Société incrédule d'envoyer Robert Houdin chez les Arabes pour les détourner des miracles.

XI

Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur?

Ne pas oublier dans le drame le côté merveilleux, la sorcellerie, et le romanesque.

Les milieux, les atmosphères, dont tout

un récit doit être trempé. (Voir *Usher*, et en référer aux sensations profondes du haschisch et de l'opium).

XII

Y a-t-il des folies mathématiques et des fous qui pensent que deux et deux fassent trois? En d'autres termes, l'hallucination peut-elle, si ces mots ne hurlent pas [d'être accouplés ensemble], envahir les choses de pur raisonnement? Si, quand un homme prend l'habitude de la paresse, de la rêverie, de la fainéantise, au point de renvoyer sans cesse au lendemain la chose importante, un autre homme le réveillait un matin à grands coups de fouet et le fouettait sans pitié jusqu'à ce que, ne pouvant travailler par plaisir, celui-ci travaillât par peur, cet homme, le fouetteur, ne serait-il pas vraiment son ami, son bienfaiteur? D'ail-

leurs, on peut affirmer que le plaisir viendrait après, à bien plus juste titre qu'on ne dit : l'amour vient après le mariage.

De même, en politique, le vrai saint est celui qui fouette et tue le peuple, pour le bien du peuple.

❦

Mardi, 13 mai 1856.

Prendre des exemplaires à Michel.

Ecrire à Moun,

à Urriès,

à Maria Clemm.

Envoyer chez Mme Dumay savoir si Mirès...

Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible; d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté.

XIII

Notes. Fusées. — Théodore de Banville n'est pas précisément matérialiste ; il est lumineux.

Sa poésie représente les heures heureuses.

A chaque lettre de créancier, écrivez cinquante lignes sur un sujet extra-terrestre et vous serez sauvés.

Grand sourire dans un beau visage de géant.

XIV

Du suicide et de la folie-suicide considérés dans leurs rapports avec la statistique, la médecine et la philosophie.

BRIERE DE BOISMONT.

Chercher le passage : « *Vivre avec un être qui n'a pour vous que de l'aversion...* »

Le portrait de *Sérène,* par Sénèque. Celui de *Stagire,* par saint Jean Chrysostome. *L'acedia,* maladie des moines.

Le *Tædium vitæ.*

XV

Fusées. — Traduction et paraphrase de *La Passion rapporte tout à elle.*

Jouissances spirituelles et physiques causées par l'orage, l'électricité et la foudre, tocsin des souvenirs amoureux, ténébreux, des anciennes années.

XVI

Fusées. — J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau.

C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un

objet sensible, à l'objet par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, — mais d'une manière confuse, — de volupté et de tristesse; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance. — Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, aux yeux d'un homme bien entendu, — excepté, peut-être, aux yeux d'une femme, — cette idée de volupté, qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins

spirituels, — ces ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger dans ce sujet), quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), — le *malheur*. Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère (mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé ?) un type de Beauté où il n'y ait du *Malheur*. Appuyé sur — d'autres diraient : obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de en pas conclure que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan*, — à la manière de Milton.

XVII

Fusées. — Auto-idolâtrie. | Harmonie poétique du caractère. | Eurythmie du caractère et des facultés. | Conserver toutes les facultés. | Augmenter toutes les facultés.

Un culte (magisme, sorcellerie évocatoire).

Le sacrifice et le vœu sont les formules suprêmes et les symboles de l'échange.

Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme et ironie. Coup d'œil individuel, aspect dans lequel se tiennent les choses devant l'écrivain, puis tournure d'esprit satanique. Le surnaturel comprend la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire intensité, sonorité, limpidité, vibrativité, profondeur et retentissement dans l'espace et dans le temps.

Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds,

et le sentiment de l'existence immensément augmenté.

De la magie appliquée à l'évocation des grands morts, au rétablissement et au perfectionnement de la santé.

L'inspiration vient toujours, quand l'homme le *veut,* mais elle ne s'en va pas toujours, quand il le veut.

De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire.

De l'air dans la Femme.

Les airs charmants, et qui font la beauté, sont :

L'air blasé,
L'air ennuyé,
L'air évaporé,
L'air impudent,
L'air froid,
L'air de regarder en dedans,
L'air de domination,
L'air de volonté,

L'air méchant,
L'air malade,
L'air chat, enfantillage, nonchalance et malice mêlés.

❦

Dans certains états de l'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux. Il en devient le Symbole.

❦

Comme je traversais le Boulevard et comme je mettais un peu de précipitation à éviter les voitures, mon auréole s'est détachée et est tombée dans la boue du macadam. J'eus heureusement le temps de la ramasser; mais cette idée malheureuse se glissa, un instant après, dans mon esprit, que c'était un mauvais présage; et dès lors l'idée n'a plus voulu me lâcher; elle ne m'a laissé aucun repos de toute la journée.

❦

Du culte de soi-même dans l'amour, au point de vue de la santé, de l'hygiène, de la toilette, de la noblesse spirituelle et de l'éloquence.

Self-purification and anti-humanity

Il y a dans l'acte de l'amour une grande ressemblance avec la torture ou avec une opération chirurgicale.

Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là comme une récurrence électrique.

Le chapelet est un médium, un véhicule; c'est la prière mise à la portée de tous.

Le travail, force progressive et accumulative, portant intérêts comme le capital, dans les facultés comme dans les résultats.

Le jeu, même dirigé par la science, force intermittente, sera vaincu, si fruc-

tueux qu'il soit, par le travail, si petit qu'il soit, mais continu.

Si un poète demandait à l'Etat le droit d'avoir quelques bourgeois dans son écurie, on serait fort étonné, tandis que si un bourgeois demandait du poète rôti, on le trouverait tout naturel.

Cela ne pourra pas scandaliser mes femmes, mes filles, ni mes sœurs.

❦

Tantôt il lui demandait la permission de lui baiser la jambe et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant!

« Minette, minoutte, minouille, mon chat, mon loup, mon petit singe, grand singe, grand serpent, mon petit singe mélancolique. »

De pareils caprices de langue trop répétés, de trop fréquentes appellations bestiales témoignent d'un côté satanique

dans l'amour. Les satans n'ont-ils pas des formes de bêtes? Le chameau de Cazotte, — chameau, diable et femme

❦

Un homme va au tir au pistolet, accompagné de sa femme. Il ajuste une poupée, et dit à sa femme : Je me figure que c'est toi. — Il ferme les yeux et abat la poupée. — Puis il dit, en baisant la main de sa compagne : Cher ange, que je te remercie de mon adresse!

❦

Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.

Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles et mes sœurs. — J'ai peu de ces choses.

— Il y a des peaux carapaces, avec lesquelles le mépris n'est plus un plaisir.

— Beaucoup d'amis, beaucoup de gants, — de peur de la gale.

— Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter *les honnêtes gens.*

Dieu est un scandale, — un scandale qui rapporte.

XVIII

Fusées. — Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie.

Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser : les latrines publiques et les femmes.

Par un concubinage ardent, on peut deviner les jouissances d'un jeune ménage.

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions.

Les pays protestants manquent de deux éléments indispensables au bonheur d'un homme bien élevé, la galanterie et la dévotion.

Le mélange du grotesque et du tragique est agréable à l'esprit, comme les discordances aux oreilles blasées.

Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.

L'Allemagne exprime la rêverie par la ligne, comme l'Angleterre par la perspective.

Il y a, dans l'engendrement de toute pensée sublime, une secousse nerveuse qui se fait sentir dans le cervelet.

L'Espagne met dans la religion la férocité naturelle de l'amour.

STYLE. — La note éternelle, le style éternel et cosmopolite. Chateaubriand, Alph. Rabbe, Edgar Poe.

XIX

Fusées. Suggestions. — Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté, etc...

XX

Fusées. — Un peu de travail, répété trois cent soixante-cinq fois, donne trois cent soixante-cinq fois un peu d'argent, c'est-à-dire une somme énorme. *En même temps, la gloire est faite.*

[*En marge.*] *De même, une foule de petites jouissances composent le bonheur.*

Créer un poncif, c'est le génie. Je dois créer un poncif.

— Le concetto est un chef-d'œuvre.

— Le ton Alphonse Rabbe.

— Le ton fille entretenue (*Ma toute belle! Sexe volage!*).

— Le ton éternel.

Coloriage cru, dessin profondément retaillé.

La prima dona et le garçon boucher.

Ma mère est fantastique; il faut la craindre et lui plaire.

L'orgueilleux Hildebrand.

Césarisme de Napoléon III. (Lettre à Edgar Ney.) Pape et Empereur.

XXI

Fusées. Suggestions. — Se livrer à Satan, qu'est-ce que c'est?

Quoi de plus absurde que le Progrès,

puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage! Qu'est-ce que les périls de la forêt et de la prairie auprès des chocs et des conflits quotidiens de la civilisation? Que l'homme enlace sa dupe sur le boulevard, ou perce sa proie dans des forêts inconnues, n'est-il pas l'homme éternel, c'est-à-dire l'animal de proie le plus parfait?

— On dit que j'ai trente ans; mais si j'ai vécu trois minutes en une..., n'ai-je pas quatre-vingt-dix ans.

... Le travail, n'est-ce pas le sel qui conserve les âmes momies?

Début d'un roman, commencer un sujet n'importe où, et, pour avoir envie de le finir, débuter par de très belles phrases.

XXII

Fusées. — Je crois que le charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire, et surtout d'un navire en mouvement, tient, dans le premier cas, à la régularité et à la symétrie, qui sont un des besoins primordiaux de l'esprit humain, au même degré que la complication et l'harmonie ; — et, dans le second cas, à la multiplication successive et à la génération de toutes les courbes et figures imaginaires opérées dans l'espace par les éléments réels de l'objet.

L'idée poétique, qui se dégage de cette opération du mouvement dans les lignes, est l'hypothèse d'un être vaste, immense, compliqué, mais eurythmique, d'un animal plein de génie, souffrant et soupirant tous les soupirs et toutes les ambitions humaines.

Peuples civilisés, qui parlez toujours sottement de *Sauvages* et de *Barbares,* bientôt, comme dit d'Aurevilly, vous ne vaudrez *même plus assez pour être idolâtres.*

Le stoïcisme, religion qui n'a qu'un sacrement : le suicide!

Concevoir un canevas pour une bouffonnerie lyrique ou féerique, pour pantomime, et traduire cela en un roman sérieux. Noyer le tout dans une atmosphère anormale et songeuse, — dans l'atmosphère des *grands jours.* Que ce soit quelque chose de berçant, — et même de serein dans la passion. — Régions de la Poésie pure.

❦

Ému au contact de ces voluptés qui ressemblaient à des souvenirs, attendri par la pensée d'un passé mal rempli, de tant de fautes, de tant de querelles, de tant de choses à se cacher réciproquement, il se mit à pleurer; et ses larmes

chaudes coulèrent, dans les ténèbres, sur l'épaule nue de sa chère et toujours attirante maîtresse. Elle tressaillit, elle se sentit, elle aussi, attendrie et remuée. Les ténèbres rassuraient sa vanité et son dandysme de femme froide. Ces deux êtres déchus, mais souffrant encore de leur reste de noblesse, s'enlacèrent spontanément, confondant, dans la pluie de leurs larmes et de leurs baisers, les tristesses de leur passé avec leurs espérances bien incertaines d'avenir. Il est présumable que jamais, pour eux, la volupté ne fut si douce que dans cette nuit de mélancolie et de charité; — volupté saturée de douleur et de remords.

A travers la noirceur de la nuit, il avait regardé derrière lui dans les années profondes, puis il s'était jeté dans les bras de sa coupable amie, pour y retrouver le pardon qu'il lui accordait.

Hugo pense souvent à Prométhée. Il s'applique un vautour imaginaire sur une poitrine qui n'est lancinée que par les moxas de la vanité. Puis, l'hallucination se compliquant, se variant, mais suivant la marche progressive décrite par les médecins, il croit que, par un *fiat* de la Providence, Sainte-Hélène a pris la place de Jersey.

Cet homme est si peu élégiaque, si peu éthéré, qu'il ferait horreur même à un notaire.

Hugo, sacerdoce, a toujours le front penché, — trop penché pour rien voir, excepté son nombril.

... Qu'est-ce qui n'est pas un sacerdoce aujourd'hui? La jeunesse, elle-même, est un sacerdoce, — à ce que dit la jeunesse.

Et qu'est-ce qui n'est pas une prière? Ch... est une prière, à ce que disent les démocrates, quand ils ch...

M. de Pontmartin, — un homme qui a toujours l'air d'arriver de sa province...

L'homme, c'est-à-dire chacun, est si *naturellement* dépravé qu'il souffre moins de l'abaissement universel que de l'établissement d'une hiérarchie raisonnable.

Le monde va finir. La seule raison, pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : Qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel? — Car, en supposant qu'il continuât à exister matériellement, serait-ce une existence digne de ce nom et du Dictionnaire historique? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de

notre civilisation, chercher notre pâture, un fusil à la main. Non; car ces aventures supposeraient encore une certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien, parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti-naturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes, puisque se donner la peine de nier Dieu est le seul scandale, en pareilles matières. La propriété avait disparu virtuellement avec la suppression du droit d'aînesse; mais le temps viendra où l'humanité, comme un ogre vengeur, arrachera leur dernier morceau à ceux qui

croient avoir hérité légitimement des révolutions. Encore, là ne serait pas le mal suprême.

L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine, des républiques ou autres États communautaires, dignes de quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par de certains aristocrates. Mais ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifestera la ruine universelle, ou le progrès universel; car peu m'importe le nom. Ce sera par l'avilissement des cœurs. Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattra péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernants seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie? — Alors, le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à

douze, émancipé par sa précocité gloutonne ; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galétas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce, pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer *le Siècle* d'alors comme un suppôt de la superstition. — Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants et qu'on appelle parfois des Anges, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hasard, dans leur existence logique comme le mal, — alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse, sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout, même *les erreurs des sens !* Alors, ce qui ressemblera à la vertu, que dis-je, tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus

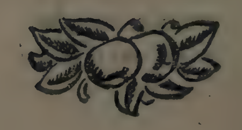
sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. Ton épouse, ô Bourgeois ! ta chaste moitié, dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine, rêvera, dans son berceau, qu'elle se vend un million, et toi-même, ô Bourgeois, — moins poète encore que tu n'es aujourd'hui, — tu n'y trouveras rien à redire ; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses, dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et s'amoindrissent ; et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères ! — Ces temps sont peut-être bien proches ; qui sait même s'ils ne sont

pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons?

Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare :

« Que m'importe où vont ces consciences? »

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, — parce que je veux dater ma colère.



MON CŒUR MIS A NU



MON CŒUR MIS A NU

XXIII

De la vaporisation et de la centralisation du *Moi*. Tout est là.

D'une certaine jouissance sensuelle dans la société des extravagants.

(Je pense commencer *Mon cœur mis à nu* n'importe où, n'importe comment, et le continuer au jour le jour, suivant l'inspiration du jour et de la circonstance, pourvu que l'inspiration soit vive.)

XXIV

Le premier venu, pourvu qu'il sache amuser, a le droit de parler de lui-même.

XXV

Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre.

Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.

XXVI

Sottises de Girardin :

« Notre habitude est de prendre le taureau par les cornes. Prenons donc le discours par la fin. »

(17 novembre 1863

Donc, Girardin croit que les cornes des taureaux sont plantées sur leur derrière. Il confond les cornes avec la queue.

« *Qu'avant d'imiter les Ptolémées du journalisme français, les journalistes belges se donnent la peine de réfléchir sur la question que j'étudie depuis trente ans sous toutes ses faces, ainsi que le prouvera le volume, qui paraîtra prochainement, sous ce titre :* Questions de presse ; *qu'ils ne se hâtent pas de traiter de souverainement ridicule* (1) *une opinion qui est aussi vraie qu'il est vrai que la terre tourne et que le soleil ne tourne pas.* »

EMILE DE GIRARDIN

❧

(1) Il y a des gens qui prétendent que rien n'empêche de croire que, le ciel étant immobile, c'est la terre qui tourne autour de son axe. Mais ces gens-là ne sentent pas, à raison de ce qui se passe autour de nous, combien leur opinion est *souverainement ridicule* (παvυ γελοιοτατον).

Ptolémée (*L'Almageste*, livre I, chapitre VI.)

Et habet mea mentrita mentum.

GIRARDIN.

XXVII

La femme est le contraire du Dandy. Donc elle doit faire horreur.

La femme a faim, et elle veut manger; soif, et elle veut boire.

Elle est en rut, et elle veut être f...

Le beau mérite!

La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.

Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy.

❦

Relativement à la Légion d'Honneur. — Celui qui demande la croix a l'air de dire : Si l'on ne me décore pas pour avoir fait mon devoir, je ne recommencerai plus.

Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que [cela] lui donnera un lustre.

Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'Etat ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, *et cætera*.

D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chrétienne défend la croix.

Calcul en faveur de Dieu. — Rien n'existe sans but.

Donc mon existence a un but.

Quel but? Je l'ignore.

Ce n'est donc pas moi qui l'ai marqué. C'est donc quelqu'un plus savant que moi.

Il faut donc prier ce quelqu'un de m'éclairer. C'est le parti le plus sage.

Le Dandy doit aspirer à être sublime, sans interruption. Il doit vivre et dormir devant un miroir.

XXVIII

Analyse des contre-religions : exemple la prostitution sacrée.

Qu'est-ce que la prostitution sacrée?

Excitation nerveuse.

Mysticité du paganisme. Le mysticisme, trait d'union entre le paganisme et le christianisme.

Le paganisme et le christianisme prouvent réciproquement.

La Révolution et le culte de la Raison prouvent l'idée du sacrifice.

La superstition est le réservoir de toutes les vérités.

XXIX

Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française.

XXX

Mon ivresse en 1848.

De quelle nature était cette ivresse?

Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire ; souvenir des lectures.

Le 15 mai. Toujours le goût de la destruction. Goût légitime, si tout ce qui est naturel est légitime.

Les horreurs de Juin. Folie du peuple et folie de la bourgeoisie. Amour naturel du crime.

Ma fureur au coup d'État. Combien j'ai essuyé de coups de fusil ! Encore un Bonaparte ! Quelle honte !

Et cependant tout s'est pacifié. Le Président n'a-t-il pas un droit à invoquer?

Ce qu'est l'Empereur Napoléon III. Ce qu'il vaut. Trouver l'explication de sa nature, et sa providentialité.

XXXI

Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.

1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne.

1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule.

Robespierre n'est estimable que parce qu'il a fait quelques belles phrases.

XXXII

La Révolution, par le sacrifice, confirme la Superstition.

XXXIII

Politique. — Je n'ai pas de convictions, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition.

Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

Il y a une certaine lâcheté, ou plutôt

une certaine mollesse chez les honnêtes gens.

Les brigands seuls sont convaincus, — de quoi ? — Qu'il leur faut réussir. Aussi, ils réussissent.

Pourquoi réussirais-je, puisque je n'ai même pas envie d'essayer ?

On peut fonder des empires glorieux sur le crime, et de nobles religions sur l'imposture.

Cependant j'ai quelques convictions, dans un sens plus élevé, et qui ne peut pas être compris par les gens de mon temps.



XXXIV

Sentiment de *solitude*, dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades, surtout, — sentiment de destinée éternellement solitaire.

Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir.

XXXV

Presque toute notre vie est employée à des curiosités niaises. En revanche, il y a des choses qui devraient exciter la curiosité des hommes au plus haut degré, et qui, à en juger par leur train de vie ordinaire, ne leur en inspirent aucune.

Où sont nos amis morts?

Pourquoi sommes-nous ici?

Venons-nous de quelque part?

Qu'est-ce que la liberté?

Peut-elle s'accorder avec la loi providentielle?

Le nombre des âmes est-il fini ou infini?

Et le nombre des terres habitables?

Etc., etc...

XXXVI

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc, le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

Les religions modernes ridicules :
Molière,
Béranger,
Garibaldi.

XXXVII

La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne.

Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même.

Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Ainsi les *Sociétés belges*.

Il y a aussi des gens qui ne peuvent s'amuser qu'en troupe. Le vrai héros s'amuse tout seul.

XXXVIII

Éternelle supériorité du dandy.
Qu'est-ce que le Dandy?

XXXIX

Mes opinions sur le théâtre. Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance, et encore maintenant, c'est le *lustre,* — un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique.

Cependant je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique. Seulement, je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain, et parlassent à travers des porte-voix; enfin que les rôles de femmes fussent joués par des hommes.

Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

XL

Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser.

XLI

Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan.

L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. C'est à cette dernière que doivent être rapportées les amours pour les femmes et les conversations intimes avec les

animaux, chiens, chats, etc... Les joies qui dérivent de ces deux amours sont adaptées à la nature de ces deux amours.

XLII

Ivresse d'humanité; grand tableau à faire;

Dans le sens de la charité;

Dans le sens du libertinage;

Dans le sens littéraire, ou du Comédien.

XLIII

La question (torture) est, comme art de découvrir la vérité, une niaiserie barbare; c'est l'application d'un moyen matériel à un but spirituel.

La peine de mort est le résultat d'une idée mystique, totalement incomprise aujourd'hui. La peine de mort n'a pas pour but de *sauver* la société, matériellement du

moins. Elle a pour but de *sauver* (spirituellement) la société et le coupable. Pour que le sacrifice soit parfait, il faut qu'il y ait assentiment et joie, de la part de la victime. Donner du chloroforme à un condamné à mort serait une impiété, car ce serait lui enlever la conscience de sa grandeur comme victime et lui supprimer les chances de gagner le Paradis.

Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme, assoiffé de voluptés. Cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid.

XLIV

Ce que je pense du vote et du droit d'élection. Des droits de l'homme.

Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque.

Un Dandy ne fait rien. Vous figurez-

vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer?

Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique.

Monarchie ou république, basées sur la démocratie, sont également absurdes et faibles.

Immense nausée des affiches.

Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer.

Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des *professions*.

XLV

Observons que les abolisseurs de la peine de mort doivent être plus ou moins *intéressés* à l'abolir.

Souvent, ce sont des guillotineurs. Cela peut se résumer ainsi : « Je veux pouvoir couper ta tête, mais tu ne toucheras pas à la mienne. »

Les abolisseurs d'âmes (*matérialistes*) sont nécessairement des abolisseurs d'*enfer* ; ils y sont, à coup sûr, *intéressés*.

Tout au moins, ce sont des gens qui ont *peur de revivre*, — des paresseux.

XLVI

Madame de Metternich, quoique princesse, a oublié de me répondre, à propos de ce que j'ai dit d'elle et de Wagner.

Mœurs du XIXe siècle.

XLVII

Histoire de ma traduction d'Edgar Poe.

Histoire des *Fleurs du Mal*. Humiliation par le malentendu, et mon porcès.

Histoire de mes rapports avec tous les hommes célèbres de ce temps.

Jolis portraits de quelques imbéciles :

Clément de Ris.

Castagnary.

Portraits de magistrats, de fonctionnaires, de directeurs de journaux, etc.

Portrait de l'artiste, en général.

Du rédacteur en chef et de la pionnerie. Immense goût de tout le peuple français pour la pionnerie et pour la dictature. C'est le *Si j'étais roi !*

Portraits et anecdotes.

François Buloz, — Houssaye, — le fameux Rouy, — de Calonne, — Charpentier, qui corrige ses auteurs, en vertu de l'égalité donnée à tous les hommes par les immortels principes de [17] 89. — Chevalier, véritable rédacteur en chef selon l'Empire.

XLVIII

Sur George Sand. — La femme Sand est le Prudhomme de l'immoralité.

Elle a toujours été moraliste.

Seulement elle faisait autrefois de la contre-morale.

Aussi elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style coulant,* cher aux bourgeois.

Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde. Elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues.

Ce qu'elle dit de sa mère.

Ce qu'elle dit de la poésie.

Son amour pour les ouvriers.

Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle.

Voir la préface de *Mademoiselle La Quintinie,* où elle prétend que les vrais chrétiens ne croient pas à l'Enfer.

La Sand est pour le *Dieu des bonnes gens,* le dieu des concierges et des domestiques filous.

Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'Enfer.

XLIX

Le Diable et George Sand. — Il ne faut pas croire que le diable ne tente que les hommes de génie. Il méprise sans doute les imbéciles, mais il ne dédaigne pas leur concours. Bien au contraire, il fonde ses grands espoirs sur ceux-là.

Voyez George Sand. Elle est surtout, et plus que toute autre chose, une *grosse bête;* mais elle est *possédée.* C'est le diable qui lui a persuadé de se fier à *son bon cœur* et à *son bon sens,* afin qu'elle persua-

dât toutes les autres grosses bêtes de se fier à leur bon cœur et à leur bon sens.

Je ne puis penser à cette stupide créature, sans un certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête.

L

George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches. | J'ai lu dernièrement une préface (la préface de *Mademoiselle La Quintinie*) où elle prétend qu'un vrai chrétien ne peut pas croire à l'Enfer. Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'Enfer.

LI

Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire.

Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité*. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : *Voltaire, ou l'anti-poète*, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédica-

teur des concierges, le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle.*

LII

Dans *Les Oreilles du Comte de Chesterfield,* Voltaire plaisante sur cette âme immortelle qui a résidé, pendant neuf mois, entre des excréments et des urines. Voltaire, comme tous les paresseux, haïssait le mystère.

Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Eglise a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage.

[*En note*]. Au moins aurait-il pu deviner dans cette localisation une malice ou une satire de la Providence contre l'amour, et, dans le mode de la génération, un signe du péché originel. De fait, nous ne pouvons faire l'amour qu'avec des organes excrémentiels.

LIII

Portrait de la Canaille littéraire.

Doctor Estaminetus Crapulosus Pe-

dantissimus. Son portrait fait à la manière de Praxitèle.

Sa pipe,
Ses opinions,
Son hégélianisme,
Sa crasse,
Ses idées en art,
Son fiel,
Sa jalousie.

Un joli tableau de la jeunesse moderne.

LIV

Φαρμακοτρίβης, ἀνήρ καὶ τῶν τούς ὄφεις ες τα θαυματα τρεφοντων. ELIEN (?)

LV

La Théologie.

Qu'est-ce que la chute?

Si c'est l'unité devenue dualité, c'est Dieu qui a chuté.

En d'autres termes, la création ne serait-elle pas la chute de Dieu?

Dandysme. — Qu'est-ce que l'homme supérieur?

Ce n'est pas le spécialiste.

C'est l'homme de loisir et d'Éducation générale.

Être riche et aimer le travail.

LVI

Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes? — A trouver.

LVII

Il y a de certaines femmes qui ressemblent au ruban de la Légion d'honneur. On n'en veut plus parce qu'elles se sont salies à de certains hommes.

C'est par la même raison que je ne chausserais pas les culottes d'un galeux.

Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice.

LVIII

Étude de la grande maladie de l'horreur du domicile. Raisons de la maladie. Accroissement progressif de la maladie.

Indignation causée par la fatuité universelle de toutes les classes, de tous les êtres, dans les deux sexes, dans tous les âges.

L'homme aime tant l'homme que, quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est-à-dire pour refaire la ville à la campagne.

LIX

Discours de Durandeau sur les Japonais. (Moi, je suis Français avant tout.)

Les Japonais sont des singes, c'est Darjon qui me l'a dit.

Discours du médecin, l'ami de Mathieu, sur l'art de ne pas faire d'enfants, sur Moïse, et sur l'immortalité de l'âme.

L'art est un agent civilisateur (Castagnary).

LX

Physionomie d'un sage et de sa famille au cinquième étage, buvant le café au lait.

Le sieur Nacquart père et le sieur Nacquart fils.

Comment le Nacquart fils est devenu conseiller en Cour d'appel.

LXI

De l'amour, de la prédilection des Français pour les métaphores militaires. Toute métaphore ici porte des moustaches.

Littérature militante.
Rester sur la brèche.
Porter haut le drapeau.
Tenir le drapeau haut et ferme.
Se jeter dans la mêlée.
Un des vétérans. — Toutes ces glorieuses phraséologies s'appliquent généralement à des cuistres et à des fainéants d'estaminet.

LXII

Métaphore française.
Soldat de la presse judiciaire (Bertin).
La presse militante.

LXIII

A ajouter aux métaphores militaires :
Les poètes de combat.
Les littérateurs d'avant-garde.
Ces habitudes de métaphores militaires

dénotent des esprits non pas militants, mais faits pour la discipline, c'est-à-dire pour la conformité, des esprits nés domestiques, des esprits belges, qui ne peuvent penser qu'en société.

LXIV

Le goût du plaisir nous attache au présent. Le soin de notre salut nous suspend à l'avenir.

Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait dans sa chute.

Avant tout, être un *grand homme* et *un saint* pour soi-même.

LXV

De la haine du peuple contre la beauté. Des exemples : Jeanne et Mme Muller.

LXVI

Politique. — En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation.

Imbéciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple, — et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu !

Les dictateurs sont les domestiques du peuple, — rien de plus, un foutu rôle d'ailleurs, et la gloire et le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

LXVII

Qu'est-ce que l'amour?
Le besoin de sortir de soi.

L'homme est un animal adorateur.

Adorer, c'est se sacrifier et se prostituer.
Aussi tout amour est-il prostitution.

LXVIII

[L'être le plus prostitué, c'est l'être par excellence, c'est Dieu, puisqu'il est l'ami suprême pour chaque individu, puisqu'il est le réservoir commun, inépuisable de l'amour.

PRIÈRE

Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. — Je vous recommande les âmes de mon père et de

Mariette. — Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint.]

LXIX

Un chapitre sur l'indestructible, éternelle, universelle et ingénieuse férocité humaine.

De l'amour du sang.

De l'ivresse du sang.

De l'ivresse des foules.

De l'ivresse du supplicié (Damiens).

LXX

Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat.

L'homme qui chante, l'homme qui sacrifie et se sacrifie.

Le reste est fait pour le fouet.

Défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence.

LXXI

J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu?

L'éternelle Vénus (caprice, hystérie, fantaisie) est une des formes séduisantes du diable.

Le jour où le jeune écrivain corrige sa première épreuve, il est fier comme un écolier qui vient de gagner sa première vérole.

Ne pas oublier un grand chapitre sur l'art de la divination par l'eau, les cartes, l'inspection de la main, etc...

LXXII

La femme ne sait pas séparer l'âme du corps. Elle est simpliste, comme les animaux. — Un satirique dirait que c'est parce qu'elle n'a que le corps.

Un chapitre sur *la Toilette*.

Moralité de la toilette, les bonheurs de la toilette.

LXXIII

De la cuistrerie.
Des professeurs,
des juges,
des prêtres
et des ministres.

Les jolis grands hommes du jour.
Renan.
Feydeau.
Octave Feuillet.
Scholl.

Les directeurs de journaux, François Buloz, Houssaye, Rouy, Girardin, Texier, de Calonne, Solar, Turgan, Dalloz.

Liste de canailles, Solar en tête.

LXXIV

Etre un grand homme et un saint *pour soi-même,* voilà l'unique chose importante.

LXXV

Nadar, c'est la plus étonnante expression de vitalité. Adrien me disait que son frère Félix avait tous les viscères en double. J'ai été jaloux de lui à le voir si bien réussir dans tout ce qui n'est pas l'abstrait.

Veuillot est si grossier et si ennemi des arts qu'on dirait que toute la démocratie du monde s'est réfugiée dans son sein.

Développement du portrait. Supréma-

tie de l'idée pure chez le chrétien comme chez le communiste babouviste.

Fanatisme de l'humilité. Ne pas même aspirer à comprendre la religion.

LXXVI

Musique.
De l'esclavage.
Des femmes du monde.
Des filles.
Des magistrats.
Des sacrements.
L'homme de lettres est l'ennemi du monde.
Des bureaucrates.

LXXVII

Dans l'amour, comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce mal-

entendu, c'est le plaisir. L'homme crie : O mon ange ! La femme roucoule : Maman ! maman ! Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. — Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi.

LXXVIII

Pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment et si éternellement agréable?

Parce que la mer offre à la fois l'idée de l'immensité et du mouvement. Six ou sept lieues représentent pour l'homme le rayon de l'infini. Voilà un infini diminutif. Qu'importe, s'il suffit à suggérer l'idée de l'infini total? Douze ou quatorze lieues de liquide en mouvement suffisent pour donner la plus haute idée de beauté qui soit offerte à l'homme sur son habitacle transitoire.

LXXIX

Il n'y a rien d'intéressant sur la terre que les religions.

Qu'est-ce que la religion universelle (Chateaubriand, de Maistre, les Alexandrins, Capé)?

Il y a une religion universelle faite pour les alchimistes de la pensée, une religion qui se dégage de l'homme, considéré comme mémento divin.

LXXX

Saint-Marc Girardin a dit un mot qui restera : « *Soyons médiocres!* »

Rapprochons ce mot de celui de Robespierre : « Ceux qui ne croient pas à l'immortalité de leur être se rendent justice. »

Le mot de Saint-Marc Girardin implique une immense haine contre le sublime.

Qui a vu Saint-Marc Girardin marcher dans la rue a conçu tout de suite l'idée d'une grande oie infatuée d'elle-même, mais effarée et courant sur la grande route, devant la diligence.

LXXXI

Théorie de la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel.

Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles et même anthropophages, tous peuvent être supérieurs par l'énergie, par la dignité personnelle, à nos races d'Occident.

Celles-ci peut-être seront détruites. Théocratie et communisme.

LXXXII

C'est par le loisir que j'ai, en partie, grandi.

A mon grand détriment; car le loisir, sans fortune, augmente les dettes, les avanies résultant des dettes.

Mais, à mon grand profit, relativement à la sensibilité, à la méditation et à la faculté du dandysme et du dilettantisme.

Les autres hommes de lettres sont, pour la plupart, de vils piocheurs très ignorants.

LXXXIII

La jeune fille des éditeurs.

La jeune fille des rédacteurs en chef.

La jeune fille épouvantail, monstre, assassin de l'art.

La jeune fille, ce qu'elle est en réalité.

Une petite sotte et une petite salope; la plus grande imbécillité unie à la plus grande dépravation.

Il y a dans la jeune fille toute l'abjection du voyou et du collégien.

LXXXIV

Avis aux non-communistes :
Tout est commun, même Dieu.

LXXXV

Le Français est un animal de basse-cour si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature.

C'est un animal de race latine ; l'ordure ne lui déplaît pas, dans son domicile, et, en littérature, il est scatophage. Il raffole des excréments. Les littérateurs d'estaminet appellent cela le *sel gaulois*.

Bel exemple de bassesse française, de la nation qui se prétend indépendante avant toutes les autres.

[Ici est collé, sur le manuscrit, cet entrefilet découpé dans un journal :]

« L'extrait suivant du beau livre de M. de Vaulabelle suffira pour donner une idée de l'impression que fit l'évasion de Lavalette sur la portion la moins éclairée du parti royaliste :

« L'emportement royaliste, à ce moment de la seconde Restauration, allait, pour ainsi dire, jusqu'à la folie. La jeune Joséphine de Lavalette faisait son éducation dans l'un des principaux couvents de Paris (l'Abbaye-au-Bois); elle ne l'avait quitté que pour venir embrasser son père. Lorsqu'elle y rentra après l'évasion et que l'on connut la part bien modeste qu'elle y avait prise, une immense clameur s'éleva contre cette enfant; les religieuses et ses compagnes la fuyaïent, et bon nombre de parents déclarèrent qu'ils retireraient leurs filles si on la gardait. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, laisser leurs enfants en contact avec une jeune personne qui avait tenu une pareille conduite et donné un pareil exemple. Quand Mme de Lavalette, six semaines après, recouvra la liberté, elle fut obligée de reprendre sa fille. »

LXXXVI

Princes et générations. — Il y a une égale injustice à attribuer aux princes régnants les mérites et les vices du peuple actuel qu'ils gouvernent.

Ces mérites et ces vices sont presque toujours, comme la statistique et la logique le pourraient démontrer, attribuables à l'atmosphère du gouvernement précédent.

Louis XIV hérite des hommes de Louis XIII : gloire. Napoléon Ier hérite des hommes de la République : gloire. Louis-Philippe hérite des hommes de Charles X : gloire. Napoléon III hérite des hommes de Louis-Philippe : déshonneur.

C'est toujours le gouvernement précédent qui est responsable des mœurs du suivant, en tant qu'un gouvernement puisse être responsable de quoi que ce soit.

Les coupures brusques que les circonstances font dans les règnes ne permettent pas que cette loi soit absolument exacte, relativement au temps. On ne peut pas marquer exactement où finit une influence, mais cette influence subsistera dans toute la génération qui l'a subie dans sa jeunesse.

LXXXVII

De la haine de la jeunesse contre les citateurs. Le citateur est pour eux un ennemi.

« Je mettrais l'orthographe même sous la main du bourreau. »

Théophile Gautier.

Beau tableau à faire : la canaille littéraire.

Ne pas oublier un portrait de Forgues, le pirate, l'écumeur de lettres.

Goût inamovible de la prostitution dans

le cœur de l'homme, d'où nait son horreur de la solitude. — Il veut être *deux*. L'homme de génie veut être *un*, donc solitaire.

La gloire, c'est rester *un*, et se prostituer d'une manière particulière.

C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son *moi* dans la chair extérieure, que l'homme appelle noblement *besoin d'aimer*.

Deux belles religions, immortelles sur les murs, éternelles obsessions du Peuple : une p... (le phallus antique) et « Vive Barbès ! » ou « A bas Philippe ! » ou « Vive la République ! »

LXXXVIII

Etudier dans tous ses modes, dans les œuvres de la nature et dans les œuvres de l'homme, l'universelle et éternelle loi de la gradation, des *peu à peu*, du *petit à*

petit, avec les forces progressivement croissantes, comme les intérêts composés, en matière de finances.

Il en est de même dans *l'habileté artistique et littéraire;* il en est de même dans le trésor variable de la *volonté.*

LXXXIX

La cohue des petits littérateurs, qu'on voit aux enterrements, distribuant des poignées de mains et se recommandant à la mémoire du faiseur de *courriers.*

De l'enterrement des hommes célèbres.

XC

Molière. — Mon opinion sur *Tartuffe* est que ce n'est pas une comédie, mais un pamphlet. Un athée, s'il est simplement un homme bien élevé, pensera à propos de

cette pièce, qu'il ne faut jamais livrer certaines questions graves à la canaille.

XCI

Glorifier le culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion).

Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le bohémianisme. Culte de la sensation multipliée et s'exprimant par la musique. En référer à Liszt.

De la nécessité de battre les femmes.

On peut châtier ce que l'on aime. Ainsi les enfants. Mais cela implique la douleur de mépriser ce que l'on aime.

Du cocuage et des cocus.

La douleur du cocu.

Elle naît de son orgueil, d'un raisonnement faux sur l'honneur et sur le bonheur, et d'un amour niaisement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures.

C'est toujours l'animal adorateur se trompant d'idole.

XCII

Analyse de l'imbécillité insolente. Clément de Ris et Paul Pérignon.

XCIII

Plus l'homme cultive les arts, moins il b..de.

Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute.

La brute seule b..de bien et la fouterie est le lyrisme du peuple.

F....., c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même.

J'ai oublié le nom de cette salope... Ah! bah! je le retrouverai au jugement dernier.

La musique donne l'idée de l'espace.

Tous les arts, plus ou moins; puisqu'ils sont *nombre* et que le nombre est une traduction de l'espace.

Vouloir tous les jours être le plus grand des hommes!

XCIV

Étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais pape militaire, tantôt comédien.

Jouissances que je tirais de ces deux hallucinations.

XCV

Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est bien le fait d'un paresseux nerveux.

XCVI

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles.

A propos du comédien et de mes rêves d'enfance, un chapitre sur ce qui constitue, dans l'âme humaine, la vocation du comédien, la gloire du comédien, l'art du comédien et sa situation dans le monde.

La théorie de Legouvé. Legouvé est-il un farceur froid, un Swift, qui a essayé si la France pouvait avaler une nouvelle absurdité?

Son choix. Bon en ce sens que Samson n'est pas un comédien.

De la vraie grandeur des parias.

Peut-être même, la vertu nuit-elle aux talents des parias.

XCVII

Le commerce est, par son essence, *satanique*. Le commerce, c'est le prêté-rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : *Rends-moi plus que je ne te donne.*

L'esprit de tout commerçant est complètement vicié.

Le commerce est *naturel*, donc il est *infâme*.

Le moins infâme de tous les commerçants, c'est celui qui dit : « Soyons vertueux pour gagner beaucoup plus d'argent que les sots qui sont vicieux. »

Pour le commerçant, l'honnêteté elle-même est une spéculation de lucre.

Le commerce est satanique, parce qu'il est une des formes de l'égoïsme, et la plus basse, et la plus vile.

XCVIII

Quand Jésus-Christ dit :

« Heureux ceux qui sont affamés, car ils seront rassasiés ! » Jésus-Christ fait un calcul de probabilités.

XCIX

Le monde ne marche que par le malentendu.

C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde.

Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder.

L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne, doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles et la lecture des mauvais livres. Il en tirera des jouissances amères qui compenseront largement sa fatigue.

C

Un fonctionnaire quelconque, un ministre, un directeur de théâtre ou de journal, peuvent être quelquefois des êtres estimables ; mais ils ne sont jamais divins. Ce

sont des personnes sans personnalité, des êtres sans originalité, nés pour la fonction. c'est-à-dire pour la domesticité publique.

CI

Dieu et sa profondeur. — On peut ne pas manquer d'esprit et chercher dans Dieu le complice et l'ami qui manquent toujours. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. Il y a peut-être des usuriers et des assassins qui disent à Dieu : « Seigneur, faites que ma prochaine opération réussisse! » Mais la prière de ces vilaines gens ne gâte pas l'honneur et le plaisir de la mienne.

CII

Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne.

Toute forme créée, même par l'homme,

est immortelle. Car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme.

Anecdotes relatives à Émile Douay et à Constantin Guys détruisant ou plutôt croyant détruire leurs œuvres.

CIII

Il est impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour, ou quel mois, ou quelle année, sans y trouver, à chaque ligne, les signes de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les vanteries les plus surprenantes de probité, de bonté, de charité, et les affirmations les plus effrontées, relatives au progrès et à la civilisation.

Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, crimes des princes, crimes des nations,

crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle.

Et c'est de ce dégoûtant apéritif que l'homme civilisé accompagne son repas de chaque matin. Tout, en ce monde, sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme.

Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût.

CIV

La force de l'amulette démontrée par la philosophie. Les sols percés, les talismans, les souvenirs de chacun.

Traité de dynamique morale. De la vertu des sacrements.

Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.

CV

De l'Obsession, de la Possession, de la Prière et de la Foi.

Dynamique morale de Jésus.

Renan trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi.

Les sacrements sont des moyens de cette dynamique.

De l'infamie de l'imprimerie, grand obstacle au développement du Beau.

Belle conspiration à organiser pour l'extermination de la race juive.

Les juifs *Bibliothécaires* et témoins de la *Rédemption*.

CVI

Tous les imbéciles de la Bourgeoisie qui prononcent sans cesse les mots : immoral,

immoralité, moralité dans l'art et autres bêtises me font penser à Louise Villedieu, putain à cinq francs, qui m'accompagnant une fois au Louvre, où elle n'était jamais allée, se mit à rougir, à se couvrir le visage, et me tirant à chaque instant par la manche, me demandait devant les statues et les tableaux immortels comment on pouvait étaler publiquement de pareilles indécences.

Les feuilles de vigne du sieur Nieuwerkerke.

CVII

Pour que la loi du progrès existât, il faudrait que chacun voulût la créer; c'est-à-dire que, quand tous les individus s'appliqueront à progresser, alors, l'humanité sera en progrès.

Cette hypothèse peut servir à expliquer l'identité des deux idées contradictoires, liberté et fatalité. — Non seulement il y

aura, dans le cas de progrès, identité entre la liberté et la fatalité, mais cette identité a toujours existé. Cette identité c'est l'histoire, histoire des nations et des individus.

CVIII

Sonnet à citer dans *Mon cœur mis à nu*. Citer également la pièce sur Roland.

Je songeais cette nuit que Philis revenue,
Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encore fît l'amour,
Et que, comme Ixion, j'embrassasse une nue.

Son ombre dans mon lit se glisse toute nue,
Et me dit : « Cher Damon, me voici de retour;
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où depuis mon départ le sort m'a retenue.

« Je viens pour rebaiser le plus beau des amants;
Je viens pour remourir dans tes embrassements. »
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme,

Elle me dit : « Adieu ! Je m'en vais chez les morts.
Comme tu t'es vanté d'avoir f... mon corps,
Tu pourras te vanter d'avoir f... mon âme. »

Parnasse satyrique.

Je crois que ce sonnet est de Maynard. Malassis prétend qu'il est de Théophile.

CIX

Hygiène. Projets — Plus on veut, mieux on veut.

Plus on travaille, mieux on travaille et plus on veut travailler.

Plus on produit, plus on devient fécond.

Après une débauche, on se sent toujours plus seul, plus abandonné.

Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre, etc...

J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant, j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai

senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité.

CX

Hygiène. Morale. — A Honfleur! le plus tôt possible, avant de tomber plus bas.

Que de pressentiments et de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est *grandement temps* d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma *perpétuelle volupté* de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail!

CXI

Hygiène. Conduite. Morale. — A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, pour l'oublier : le plaisir et le travail. Le plaisir nous use. Le travail nous fortifie. Choisissons.

Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance.

On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant.

Tout ne se fait que peu à peu.

De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner.

Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar.

CXII

Hygiène. — En renvoyant ce qu'on a à faire, on court le danger de ne jamais pouvoir le faire. En ne se convertissant pas tout de suite, on risque d'être damné.

Pour guérir de tout, de la misère, de la maladie et de la mélancolie, il ne manque absolument que le *Goût du travail.*

CXIII

Notes précieuses. — Fais, tous les jours, ce que veulent le devoir et la prudence.

Si tu travaillais tous les jours, la vie te serait plus supportable. Travaille *six* jours sans relâche.

*

Pour trouver des sujets, Γνωθί σεαυτόν. (Liste de mes goûts.)

Sois toujours poète, même en prose. Grand style (rien de plus beau que le lieu commun).

Commence d'abord, et puis sers-toi de la logique et de l'analyse. N'importe quelle hypothèse veut sa conclusion.

Trouver la frénésie journalière.

CXIV

Hygiène. Conduite. Morale. — Deux parts. Dettes (Ancelle).

Amis (ma mère, amis, moi).

Ainsi, 1.000 francs doivent être divisés en deux parts de 500 francs chacune, et la deuxième divisée en trois parties.

A Honfleur. — Faire une revue et un classement de toutes mes lettres (deux jours) et de toutes mes dettes (deux jours). (Quatre catégories, *billets, grosses dettes, petites dettes, amis.*) Classement de gravures (deux jours). Classement de notes (deux jours).

CXV

Hygiène. Morale. Conduite. — Trop tard peut-être ! — Ma mère et Jeanne. — Ma santé par charité, par devoir ! — Maladies de Jeanne. Infirmités, solitude de ma mère.

— Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu, pour le lendemain.

— La seule manière de gagner de l'ar-

gent est de travailler d'une manière désintéressée.

— Une sagesse abrégée. Toilette, prière, travail.

— Prière : charité, sagesse et force.

— Sans la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante.

— Mes humiliations ont été des grâces de Dieu.

— Ma phase d'égoïsme est-elle finie?

— La faculté de répondre à la nécessité de chaque minute, l'exactitude, en un mot, doit trouver infailliblement sa récompense.

Le malheur qui se perpétue produit sur l'âme l'effet de la vieillesse sur le corps : on ne peut plus remuer; on se couche...

D'un autre côté, on tire de l'extrême jeunesse des raisons d'atermoiement; quand on a beaucoup de temps à dépenser, on se per-

suade qu'on peut attendre des années à jouer devant les événements.

CHATEAUBRIAND

CXVI

Hygiène. Conduite. Morale. — Jeanne 300, ma mère 200, moi 300, — 800 fr. par mois. Travailler de six heures du matin, à jeun, à midi. Travailler en aveugle, sans but, comme un fou. Nous verrons le résultat.

Je suppose que j'attache ma destinée à un travail non interrompu de plusieurs heures.

Tout est réparable. Il est encore temps. Qui sait même si des plaisirs nouveaux...?

Gloire, payement de mes dettes. — *Richesse* de Jeanne et de ma mère.

Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé.

Puissance de l'idée fixe, puissance de l'espérance.

L'habitude d'accomplir le devoir chasse la peur.

Il faut vouloir rêver et savoir rêver. Evocation de l'inspiration. Art magique. Se mettre tout de suite à écrire. Je raisonne trop.

Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie.

Une suite de petites volontés fait un gros résultat.

Tout recul de la volonté est une parcelle de substance perdue. Combien donc l'hésitation est prodigue! Et qu'on juge de l'immensité de l'effort final nécessaire pour réparer tant de pertes!

L'homme qui fait sa prière, le soir, est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir.

Rêves sur la mort et avertissements.

Je n'ai jusqu'à présent joui de mes souvenirs que tout seul; il faut en jouir à deux. Faire des jouissances du cœur une passion.

Parce que je comprends une existence glorieuse, je me crois capable de la réaliser. O Jean-Jacques!

Le travail engendre forcément les bonnes mœurs, sobriété et chasteté, conséquemment la santé, la richesse, le génie successif et progressif, et la charité. *Age quod agis.*

Poisson, bains froids, douches, lichen, pastilles, occasionnellement; d'ailleurs, suppression de tout excitant.

Lichen d'Islande. . . .	125 grammes.
Sucre blanc.	250 —

Faire tremper le lichen, pendant douze ou quinze heures, dans une quantité d'eau froide suffisante, puis jeter l'eau. Faire bouillir le lichen dans deux litres d'eau sur

un feu doux et soutenu, jusqu'à ce que ces deux litres se réduisent à un seul litre, écumer une seule fois; ajouter alors les 250 grammes de sucre et laisser épaissir jusqu'à la consistance de sirop. Laisser refroidir. Prendre par jour *trois* très grandes cuillerées à bouche, le matin, à midi et le soir. Ne pas craindre de forcer les doses, si les crises étaient trop fréquentes.

CXVII

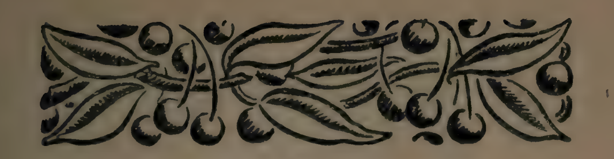
Hygiène. Conduite. Méthode. — Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie :

Faire tous les matins ma prière à Dieu, *réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe,* comme intercesseurs ; les prier de me communiquer *la force nécessaire* pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère *une vie*

assez longue pour jouir de ma transformation; travailler toute la journée, ou du moins *tant que mes forces me le permettront;* me fier à Dieu, c'est-à-dire à la Justice même, pour la réussite de mes projets; faire, tous les soirs, une nouvelle prière, pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi; faire, de tout ce que je gagnerai, quatre parts, — une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis, et une pour ma mère; — obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient.



CHOIX
DE MAXIMES CONSOLANTES
SUR L'AMOUR



CHOIX DE MAXIMES CONSOLANTES SUR L'AMOUR

Quiconque écrit des maximes aime charger son caractère; — les jeunes se griment, — les vieux s'adonisent.

Le monde, ce vaste système de contradictions, — ayant toute caducité en grande estime, — vite, charbonnons-nous des rides; — le sentiment étant généralement bien porté, enrubannons notre cœur comme un frontispice.

A quoi bon? — Si vous n'êtes des hommes vrais, soyez de vrais animaux. Soyez naïfs, et vous serez nécessairement utiles ou agréables à quelques-uns. — Mon cœur, — fût-il à droite, — trouvera bien mille co-parias parmi les trois milliards d'êtres qui broutent les orties du sentiment!

Si je commence par l'amour, c'est que l'amour est pour tous, — ils ont beau le nier, — la grande chose de la vie!

Vous tous qui nourrissez quelque vautour insatiable, — vous poètes hoffmaniques que l'harmonica fait danser dans les régions du cristal, et que le violon déchire comme une lame qui cherche le cœur, — contemplateurs âpres et goulus à qui le spectacle de la nature elle-même donne des extases dangereuses, — que l'amour vous soit un calmant.

Poètes tranquilles, — poètes *objectifs*, — nobles partisans de la méthode, —

architectes du style, — politiques qui avez une tâche journalière à accomplir, — que l'amour vous soit un excitant, un breuvage fortifiant et tonique, et la gymnastique du plaisir un perpétuel encouragement vers l'action!

A ceux-ci les potions assoupissantes, à ceux-là les alcools.

Vous pour qui la nature est cruelle et le temps précieux, que l'amour vous soit un cordial animique et brûlant.

Il faut donc choisir ses amours.

Sans nier les *coups de foudre,* ce qui est impossible, — voyez Stendhal (*De l'Amour,* livre I, chapitre XXIII), — il faut croire que la fatalité jouit d'une certaine élasticité qui s'appelle liberté humaine.

De même que pour les théologiens la liberté consiste à fuir les occasions de tentations plutôt qu'à y résister, de même, en amour, la liberté consiste à éviter les catégories de femmes dangereuses, c'est-à-dire dangereuses pour vous.

Votre maîtresse, la femme de votre ciel, vous sera suffisamment indiquée par vos sympathies naturelles, vérifiées par Lavater, par la peinture et la statuaire.

Les signes physiognomoniques seraient infaillibles, si on les connaissait tous, et bien. Je ne puis pas ici donner tous les signes physiognomoniques des femmes qui conviennent éternellement à tel ou tel homme. Peut-être un jour accomplirai-je cette énorme tâche dans un livre qui aura pour titre *le Catéchisme de la femme aimée;* mais je tiens pour certain que chacun, aidé par ses impérieuses et vagues sympathies, et guidé par l'observation, peut trouver dans un temps donné la femme nécessaire.

D'ailleurs, nos sympathies ne sont généralement pas dangereuses ; la nature, en cuisine comme en amour, nous donne rarement le goût de ce qui nous est mauvais.

Comme j'entends le mot amour dans le sens le plus complet, je suis obligé d'ex-

primer quelques maximes particulières sur des questions délicates.

Homme du Nord, ardent navigateur perdu dans les brouillards, chercheur d'aurores boréales plus belles que le soleil, infatigable soifier d'idéal, aimez les femmes froides. — Aimez-les bien, car le labeur est plus grand et plus âpre, et vous trouverez un jour plus d'honneur au tribunal de l'Amour, qui siège par-delà le bleu de l'infini !

Homme du Midi, à qui la nature claire ne peut pas donner le goût des secrets et des mystères, — homme frivole, — de Bordeaux, de Marseille ou d'Italie, que les femmes ardentes vous suffisent ; ce mouvement et cette animation sont votre empire naturel ; — empire amusant.

Jeune homme, qui voulez être un grand poète, gardez-vous du paradoxe en amour ; laissez les écoliers ivres de leur première pipe chanter à tue-tête les louanges de la femme grasse ; abandonnez ces mensonges

aux néophytes de l'école pseudo-romantique. Si la femme grasse est parfois un charmant caprice, la femme maigre est un puits de voluptés ténébreuses!

Ne médisez jamais de la grande nature, et si elle vous a adjugé une maîtresse sans gorge, dites : « Je possède un ami — avec des hanches! » et allez au temple rendre grâces aux dieux.

Sachez tirer parti de la laideur elle-même; de la vôtre, cela est trop facile; tout le monde sait que Trenk, *la Gueule brûlée,* était adoré des femmes (1) ; de la *sienne!* Voilà qui est plus rare et plus beau, mais que *l'association des idées* rendra facile et naturel. — Je suppose votre idole malade. Sa beauté a disparu sous l'affreuse croûte de la petite vérole, comme la verdure sous les lourdes glaces de

(1) Nous aurions pu citer Mirabeau, mais cela est très commun, et, d'ailleurs, nous soupçonnons qu'il était d'une laideur sanguine, ce qui nous est particulièrement antipathique. (NOTE DE C. B.)

l'hiver. Encore ému par les longues angoisses et les alternatives de la maladie, vous contemplez avec tristesse le stigmate ineffaçable sur le corps de la chère convalescente ; vous entendez subitement résonner à vos oreilles un air *mourant* exécuté par l'archet délirant de Paganini, et cet air sympathique vous parle de vous-même, et semble vous raconter tout votre poème intérieur d'espérances perdues. — Dès lors, les traces de petite vérole feront partie de votre bonheur et chanteront toujours à votre regard attendri l'air mystérieux de Paganini. Elles seront désormais non seulement un objet de douce sympathie, mais encore de volupté physique, si toutefois vous êtes un de ces esprits sensibles pour qui la beauté est la *promesse* du bonheur. C'est surtout l'association des idées qui fait aimer les laides; car vous risquez fort, si votre maîtresse grêlée vous trahit, de ne pouvoir vous consoler qu'avec une femme grêlée.

Pour certains esprits plus curieux et plus blasés, la jouissance de la laideur provient d'un sentiment encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu, et le goût de l'horrible. C'est ce sentiment, dont chacun porte en soi le germe plus ou moins développé, qui précipite certains poètes dans les amphithéâtres et les cliniques, et les femmes aux exécutions publiques. Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas; — une harpe à qui manquerait une corde grave!

Quant à la faute d'orthographe qui, pour certains nigauds, fait partie de la laideur morale, n'est-il pas superflu de vous expliquer comment elle peut être tout un poème naïf de souvenirs et de jouissances! Le charmant Alcibiade bégayait si bien, et l'enfance a de si divins baragouinages! Gardez-vous donc, jeune adepte de la volupté, d'enseigner le français à votre amie, — à moins qu'il ne faille

être son maître de français pour devenir son amant.

Il y a des gens qui rougissent d'avoir aimé une femme, le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est bête. Ceux-là sont des aliborons vaniteux, faits pour brouter les chardons les plus impurs de la création, ou les faveurs d'un bas-bleu. La bêtise est souvent l'ornement de la beauté; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres, et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté; elle éloigne les rides; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes!

Il y en a qui en veulent à leurs maîtresses d'être prodigues. Ce sont des Fesse-mathieu, ou des républicains qui ignorent les premiers principes d'économie politique. Les vices d'une grande nation sont sa plus grande richesse.

D'autres, gens posés, déïstes raisonnables et modérés, les juste-milieu du dogme, qui enragent de voir leurs femmes se jeter dans la dévotion. — Oh! les maladroits, qui ne sauront jamais jouer d'aucun instrument! Oh! les triples sots qui ne voient pas que la forme la plus adorable que la religion puisse prendre, — est leur femme! — Un mari à convertir, quelle pomme délicieuse! Le beau fruit défendu qu'une large impiété, — dans une tumultueuse nuit d'hiver, au coin du feu, du vin et des truffes, — cantique muet du bonheur domestique, victoire remportée sur la nature rigoureuse, qui semble elle-même blasphémer les Dieux!

Je n'aurais pas fini de sitôt, si je voulais énumérer tous les beaux et bons côtés de ce qu'on appelle vice et laideur morale; mais il se présente souvent, pour les gens de cœur et d'intelligence, un cas difficile et angoisseux comme une tragédie; c'est quand ils sont pris entre le goût hérédi-

taire et paternel de la moralité et le goût tyrannique d'une femme qu'il faut mépriser. De nombreuses et ignobles infidélités, des habitudes de bas lieu, de honteux secrets découverts mal à propos vous inspirent de l'horreur pour l'idole, et il arrive parfois que votre joie vous donne le frisson. Vous voilà fort empêché dans vos raisonnements platoniques. La vertu et l'orgueil vous crient : Fuis-la. La nature vous dit à l'oreille : Où la fuir? Alternatives terribles où les âmes les plus fortes montrent toute l'insuffisance de notre éducation philosophique. Les plus habiles, se voyant contraints par la nature de jouer l'éternel roman de Manon Lescaut et de Leone Leoni, se sont tirés d'affaire en disant que le mépris allait très bien avec l'amour. — Je vais vous donner une recette bien simple qui non seulement vous dispensera de ces honteuses justifications, mais encore vous permettra de ne pas écorner votre idole,

et de ne pas endommager votre *cristallisation* (1).

Je suppose que l'héroïne de votre cœur, ayant abusé du *fas* et du *nefas*, est arrivée aux limites de la perdition, après avoir — dernière infidélité, torture suprême! — essayé le pouvoir de ses charmes sur ses geôliers et ses exécuteurs (2). Irez-vous abjurer si facilement l'idéal, ou, si la nature vous précipite, fidèle et pleurant, dans les bras de cette pâle guillotinée, direz-vous avec l'accent mortifié de la résignation : Le mépris et l'amour sont cousins germains! — Non point; car ce sont là les paradoxes d'une âme timorée et d'une intelligence obscure. — Dites hardiment, et avec la candeur du vrai philosophe : « Moins scélérat, mon idéal n'eût pas été complet. Je le contemple, et me soumets; d'une si puissante coquine la grande Nature seule sait ce qu'elle

(1) Nous savons que tous nos lecteurs ont lu le *Stendhal* (C. B.).
(2) Ainsi que l'*Ane Mort* (C. B.).

veut faire. Bonheur et raison suprêmes! absolu! *résultante* des contraires! Ormuz et Arimane, vous êtes le même! »

Et c'est ainsi, grâce à une vue plus synthétique des choses, que l'admiration vous ramènera tout naturellement vers l'amour pur, ce soleil dont l'intensité absorbe toutes les taches.

Rappelez-vous ceci, c'est surtout du paradoxe en amour qu'il faut se garder. C'est la naïveté qui sauve, c'est la naïveté qui rend heureux, votre maîtresse fût-elle laide comme la vieille Mab, la reine des épouvantements! En général, pour les gens du monde, — un habile moraliste l'a dit, — l'amour n'est que l'amour du jeu, l'amour des combats. C'est un grand tort; il faut que l'amour soit l'amour; le combat et le jeu ne sont permis que comme politique en cas d'amour.

Le tort le plus grave de la jeunesse moderne est de *monter des coups*. Bon nombre d'amoureux sont des malades

imaginaires qui dépensent beaucoup en pharmacopées, et payent grassement M. Fleurant et M. Purgon, sans avoir les plaisirs et les privilèges d'une maladie sincère. Notez bien qu'ils impatientent leur estomac par des drogues absurdes, et usent en eux la faculté digestive d'amour. Bien qu'il faille être de son siècle, gardez-vous bien de singer l'illustre don Juan qui ne fut d'abord, selon Molière, qu'un rude coquin, bien stylé et affilié à l'amour, au crime et aux arguties ; — puis est devenu, grâce à MM. Alfred de Musset et Théophile Gautier, un flâneur *artistique,* courant après la perfection à travers les mauvais lieux, et finalement n'est plus qu'un vieux dandy éreinté de tous ses voyages, et le plus sot du monde auprès d'une honnête femme bien éprise de son mari.

Règle sommaire et générale : en amour, gardez-vous de la *lune* et des *étoiles,* gardez-vous de la Vénus de Milo, des

lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans, — du plus beau du monde, — fût-il écrit par Apollon lui-même ! Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, férocement, celle que vous aimez ; que votre amour, — l'harmonie étant bien comprise, — ne tourmente point l'amour d'un autre ; que votre choix ne trouble point l'état. Chez les Incas l'on aimait sa sœur ; contentez-vous de votre cousine. N'escaladez jamais les balcons, n'insultez jamais la force publique ; n'enlevez point à votre maîtresse la douceur de croire aux Dieux, et quand vous l'accompagnerez au temple, sachez tremper convenablement vos doigts dans l'eau pure et fraîche du bénitier.

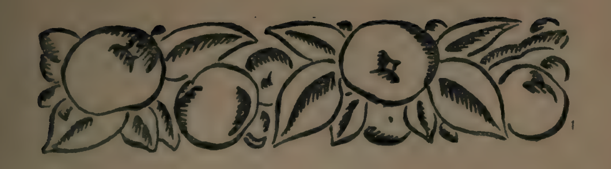
Toute morale témoignant de la bonne volonté des législateurs, — toute religion étant une suprême consolation pour tous les affligés, — toute femme étant un morceau de la femme *essentielle*, — l'amour étant la

seule chose qui vaille la peine de tourner un sonnet et de mettre du linge fin, — je révère toutes ces choses plus que qui que ce soit, et je dénonce comme calomniateur quiconque ferait de ce lambeau de morale un motif à signes de croix et une pâture à scandale. — Morale chatoyante, n'est-ce pas? Verres de couleur colorant trop peut-être l'éternelle lampe de vérité qui brille au-dedans? — Non pas, non pas. Si j'avais voulu prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, le lecteur aurait le droit de me dire, comme au *singe de génie :* tu es méchant! Mais j'ai voulu prouver que tout est pour le mieux dans le plus mauvais des mondes possibles. Il me sera donc beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé! mon lecteur... ou ma lectrice.





NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Le texte des *Journaux intimes (Fusées* et *Mon Cœur mis à nu)* a paru, pour la première fois en 1887, dans l'édition originale des *Œuvres posthumes et Correspondance inédites*, de Charles Baudelaire (Paris, Quantin, in-8°, pp. 67 et suiv.). Mêlé à d'autres ouvrages du même auteur, il reproduisait alors, avec un souci d'exactitude qu'entravaient seuls certains scrupules et des considérations morales de l'éditeur, quelques-uns des papiers intimes du poète. Réunis et classés selon

une méthode qui, à l'examen ne peut manquer de paraître arbitraire, ces précieux documents, sorte de pièces volantes collées sur des cahiers d'un format plus grand et reliées par la suite en plein maroquin, forment deux recueils, l'un contenant les notes éparses de *Fusées*, l'autre les premières ébauches, sans lien entre elles, de *Mon Cœur mis à nu*. Grâce à la bienveillance et au zèle éclairé de leur possesseur actuel, M. Gabriel Thomas — un parfait lettré doublé d'un amateur d'art — nous avons eu le loisir de les collationner avec soin et nous nous flattons de pouvoir en donner aujourd'hui une édition purgée des fautes et des erreurs volontaires qui déparent les précédentes. C'est en septembre 1884, dans le supplément du *Livre*, portant le n° 57, qu'il est fait mention, pour la première fois, des *Journaux intimes*. M. Octave Uzanne écrivait alors :

« Je suis redevable des quelques notes qui vont suivre, à M. Poulet-Malassis. C'est en pénétrant dans le cabinet de cet ex-libraire bibliophile, qui a touché en observateur, en roué, mais aussi en fin lettré, à tous les hommes de son temps, qu'il me fut permis d'examiner, de lire, de classer dans ma mémoire et même de transcrire subrepticement une

grande partie de ces pièces inédites dont les manuscrits autographes furent livrés aux enchères et adjugés à moins de 600 francs, du 1er au 4 juillet 1878, lors de la vente après décès de l'illustre éditeur du passage Mirès.

« Malassis, qui fut, tour à tour, le libraire et l'hôte de Baudelaire, son compagnon dévoué et son constant confident, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles, où le hasard les réunit, Malassis avait je ne saurais dire comment, hérité de ces précieux documents, et, à l'exemple des avares de Quentin Metzys ou des Bartholos bibliomanes, il les conservait jalousement dans cet appartement de la rue de Grenelle, n° 59, jouxte la belle fontaine de Bouchardon, où il était venu se loger aussitôt son retour de Bruxelles..:.. Le premier de ces manuscrits, était formé de quatre-vingt-quatorze pièces autographes (1), — dont quelques-unes au crayon, — intitulées : *Mon cœur*

(1) Bien que l'une de ces piéces volantes (le n° CXV), ait disparu avant que les derniers possesseurs du précieux recueil eussent pris la précaution de le faire relier, *Mon Cœur mis à nu* contient encore quatre-vingt quatorze articles. Faut-il supposer alors que M. Octave Uzanne n'a pas donné le chiffre exact, ou bien qu'il n'a point connu la totalité de ces notes !

mis à nu ; l'autre, composé de vingt-trois pièces in-folio (1), colligées sous ce titre : *Fusées, Suggestions*..... Dans ces *Fusées et Suggestions*, le traducteur d'Edgar Poe se révèle sous un jour très bizarre et peu connu. C'est bien toujours le même esprit satanique, surmené par de fantômesques visions, la même personnalité concentrée dans la force de son mépris des foules, le même évocateur des sensations macabres ; mais à côté de ce sombre héros, qu'on croirait voir sortir d'un conte de Nathaniel Hawthornes, on aperçoit l'écrivain mis à nu jusqu'au derme. Dans ses *Mélanges*, Baudelaire se cherche, s'écoute penser et se regarde vivre... »

Suivaient alors des extraits, où M. Octave Uzanne avait trié avec soin des anecdotes et reproduit des opinions. Les notes manuscrites ayant été, acquises, à la mort de Poulet-Malassis, par Eugène Crépet, ce dernier donnait, en 1887, nous l'avons dit, une édition qui, pour ne pas être intégrale, fournissait, néanmoins, aux Baudelairiens, les parties essentielles de cet intéressant ouvrage. Il y aurait quelque puérilité, sans doute, à vouloir

(1) Lisez : vingt-deux.

signaler aujourd'hui les omissions de ce texte. Contentons-nous simplement de quelques références bibliographiques. Elles seront brèves.

Il existe deux réimpressions des Notes intimes de Baudelaire, savoir : 1° CH. BAUDELAIRE : ŒUVRES POSTHUMES, Paris, Mercure de France, 1908, in-8°, pp. 73-137. — LA MÊME, in-18). Quoique plus complète que la précédente, cette édition réimprimée par M. Jacques Crépet, offre encore quelques lacunes, les éditeurs pour des raisons de convenances assez inexplicables actuellement, ayant supprimé divers jugements sur des écrivains de l'époque romantique. — 2° CH. BAUDELAIRE : MON CŒUR MIS A NU ET FUSÉES, JOURNAUX INTIMES, éd. conforme au manuscrit. Préface de Gustave Kahn. Portrait de l'auteur, d'après une lithographie d'Emile Deroy reproduite en héliogravure. Paris, Blaizot, 1909, in-8. (Edition conforme à la précédente ; quelques très légères omissions dans le texte). Mentionnons encore une reproduction médiocre des précédentes : *Mon Cœur mis à nu*, etc. (Paris, éd. de la Sirène, 1919, petit in-16).

Voici, en outre, pour les curieux, une description sommaire des deux manuscrits qui servent de base à la présente édition.

— Fusées. Ms. de 15 ff., contenant vingt-deux pièces, chiffrées à l'encre rouge ; pagination également à l'encre rouge. Les notes offrent le plus souvent, l'aspect de brouillon. L'une d'elles, portant le chiffre 3, et deux paragraphes d'une autre, (la note 17 : *Tantôt il lui demandait*, etc. ; *Minette, Minoutte*, etc.), sont écrits au crayon ; enfin la note 12 est à l'encre bleue. Certaines phrases du texte font double emploi.

— Mon Cœur mis a nu. Ms. de 91 ff., contenant quatre-vingt-quatorze articles, ou pièces, numérotés à l'encre rouge ; pagination établie selon la méthode observée ci-dessus. Chaque note est précédée de la mention autographe : *Mon Cœur mis à nu.* Texte écrit d'une main rapide ; les notes chiffrées 26, 31, 32, 44, 48, 51, 53, 54, 60, 63, 68, 69, 72, 75 (les trois derniers alinéas), 80, sont au crayon noir, la note 62, au crayon noir, également, mais sur papier bleu et la note 83 au crayon rouge. Plusieurs de ces textes, nous l'avons mentionné plus loin, sont accompagnés de découpures de journaux.

Ajoutons que le recueil intitulé *Fusées*, remonte à une dizaine d'années avant la mort de l'auteur, et n'est point postérieur à l'année 1857, tandis que *Mon Cœur mis à nu* se rapporte, presque

exclusivement, à l'époque où Baudelaire se sentit frappé des premières atteintes du mal qui allait l'emporter ; c'est-à-dire vers 1862. (Voyez : E. Crépet : *Œuvres posthumes*.) Certaines anecdotes, cependant, peuvent être considérées comme antérieures à cette date.

— FUSÉES —

Pages 4, ligne 4 : *Le plaisir d'être dans les foules*... C'est là un des thèmes favoris de Baudelaire. Voyez, dans *Le Spleen de Paris*, la pièce XII, intitulée : *Les Foules*.

Page 6, ligne 8 : *E. G., ou la séduisante Aventurière*... Voyez dans les *Œuvres posthumes* (édition du Mercure de France, p. 409) le titre d'un roman projeté : *La belle Aventurière*.

Page 6, ligne 13 : *Je crois que j'ai déjà écrit*... Ce mot *déjà*, nous prouve que les notes de Baudelaire ont été classées sans ordre par Poulet-Malassis, le premier possesseur des *Journaux intimes*.

Page 9, ligne 3 : *Chenavard*... Lisez : Paul-Marc-Joseph Chenavard (1807-1895), peintre lyonnais dont l'œuvre tenta d'embrasser l'histoire de la civilisation.

Page 9, ligne 9 : *The conduct of Life...* Ouvrage d'Emerson publié en 1860.

Page 9, ligne 17 : *Quand un homme*, etc. Dans une autre partie de ses *Journaux intimes*, Baudelaire indique Emerson comme l'auteur de ce propos.

Page 10, ligne 12 : *Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères...* On trouve dans les fragments des *Œuvres posthumes* (édition du Mercure de France, p. 407) le paragraphe suivant, qui nous paraît offrir quelques rapports avec le propos ci-dessus :

« *La Maîtresse vierge.* — La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime. | Délicatesse esthétique, hommage idolâtrique des blasés. | Ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes. Ce qu'elle perd en jouissances sensuelles, elle le gagne en adoration. La conscience d'avoir besoin du pardon rend l'homme plus aimable. De la chasteté dans l'amour. »

Page 11, ligne 4 : *La maigreur est plus nue.* On lit dans les *Projets et notes*. Cf. *Œuvres posthumes*, p. 408 : « Il y a dans la maigreur une indécence qui la rend charmante ».

Page 12, ligne 15 : *C'est le charme du Jeu...* Nous trouvons encore là un des thèmes favoris de Baudelaire. Voyez dans *Les Fleurs du Mal* la pièce des *Tableaux parisiens* intitulée *Le Jeu* :

Dans des fauteuils fanés, etc.

Page 13, ligne 1 : *Les nations n'ont de grands hommes...* Cette phrase se trouve répétée deux autres fois dans le présent ouvrage. Cf. *Mon Cœur mis à nu*, Chap. XXXVI, p. 54, et XCVI, p. 92.

Page 13, ligne 15 : *Il y a des peaux carapaces...* Cette boutade se trouve répétée dans *Mon Cœur mis à nu*. Cf. : Chap. XVII, p. 26. Il en est de même du paragraphe qui suit.

Page 14, ligne 1 : *Beaucoup d'amis...*

Grâce à la « Correspondance », nous sommes très exactement renseignés sur les amis du poète et aussi sur les qualités que Baudelaire exigeait de ces derniers. « A propos du sentiment de cœur et autres saloperies féminines, écrivait-il à M. Ancelle, le 18 février 1866 (cf. *Lettres*, Ed. du Mercure de France, pages 522-523), souvenez-vous du mot profond de Leconte de Lisle :

tous les élégiaques sont des canailles. Excepté Chateaubriand, dit-il ensuite, Balzac, Stendhal, Mérimée, Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens. »

Page 14, ligne 5 :.. *Pecudesque locutæ.* Le troupeau parlant ! Voyez pages 46 et 47, un autre jugement dépourvu d'aménité sur Emile de Girardin.

Page 14, ligne 7 : *Robert Houdin chez les Arabes*... Le célèbre prestidigitateur fut, on le sait, envoyé en Algérie par le gouvernement français pour combattre l'influence des sorciers arabes.

Page 14, ligne 9 : *Ces beaux et grands navires*... Voyez dans les Fleurs du Mal, *L'Invitation au Voyage*, *Le Beau Navire*, et dans le *Spleen de Paris*, les pièces XVIII, *L'Invitation au Voyage* et XLI, *Le Port*. Ce thème fait encore l'objet du Chapitre XXII (page 32).

Page 14, ligne 15 : *Ne pas oublier dans le drame*... On trouvera dans *L'Art romantique* de Baudelaire, un chapitre : *les Drames et les Romans honnêtes*, consacré au développement d'une idée analogue.

Page 15, ligne 1 : (Voir *Usher*)... Lisez la *Chute de la Maison Usher*, conte d'Edgar Poe. Cf. *Nouvelles histoires extraordinaires*, traduites par Ch. Baudelaire (Paris, 1857, in-12).

Page 16, ligne 8 : *Prendre des exemplaires à Michel :* Il s'agit évidemment d'exemplaires des *Histoires extraordinaires*, dont la traduction venait de paraître chez Michel Lévy.

Page 16, ligne 11 : *Maria Clemm*... Belle-mère d'Edgar Poe, celle qu'on surnomma « l'Ange gardien ». On sait que Baudelaire lui dédia sa belle traduction des *Histoires extraordinaires*. Cf. *Œuvres posthumes*, édition du Mercure de France pp. 242-244. Voyez de plus : *Histoires extraordinaires*, feuillet liminaire.

Page 16, ligne 13 : *Mirès*... Lisez : Jules Mirès, banquier (1809-1871).

Page 17, ligne 14 : *Briere de Boismont*... Médecin aliéniste (Rouen, 1798-Saint-Mandé, 1881)

dont les travaux de psychiatrie faisaient alors autorité.

Page 18, ligne 1 : *Le portrait de Sérène*... Voyez Sénèque : *De Tranquillitate animi.*

Page 18, ligne 2 : *Stagire*... Baudelaire fait allusion ici à l'ouvrage que saint Jean Chrysostome fit sur ce personnage.

Page 18, ligne 3 : L'Acédia, *maladie des moines*... Affaiblissement de la volonté, neurasthénie. Voyez : Du Cange.

Page 18, ligne 4 : *Le tædium vitæ*... La lassitude de la vie.

Page 18, ligne 11 : *J'ai trouvé la définition du Beau*... Voyez dans les *Curiosités esthétiques*, (Exposition universelle de 1855, p. 216 et ss.) un commentaire sur le même sujet.

Page 22, ligne 12 : *De l'air de la femme*... Plus encore que de la femme, a-t-on observé, Baudelaire était un passionné de l'atmosphère féminine. On trouvera des témoignages singulièrement révélateurs de ses goûts dans les notes publiées par M. Feli Gautier, en 1917. Cf. : *Carnet* de Ch. Baudelaire, pp. 43-45-49.

Page 23, ligne 10 : *Comme je traversais le Boulevard*, etc. Ce paragraphe est la première ébauche du poème en prose intitulé : *Perte d'auréole*. Voyez notre édition du *Spleen de Paris*, p. 202, pièce XLVI.

Page 25, ligne 9 : *Cela ne pourra pas scandaliser nos femmes, nos filles, ni nos sœurs*... Note relative au projet de préface des *Fleurs du Mal*. Voyez notre édition des *Fleurs du Mal*, pp. 309 et 316 : *Projet de Préface pour une édition nouvelle de ce livre*. « Ce n'est pas pour nos femmes, nos filles ou nos sœurs que ce livre a été écrit, etc. » La même phrase se retrouve plus loin, p. 26.

Page 26, ligne 2 : *Le chameau de Cazotte*... Voyez : *Le Diable amoureux*. On sait que Baudelaire s'inspira déjà de cet ouvrage en composant la pièce intitulée : *Le Possédé*, des *Fleurs du Mal*.

Page 26, ligne 4 : *Un homme va au tir au pistolet*... Idée primitive du poème en prose intitulé : *Le Galant tireur*. Cf. : *Le Spleen de Paris*, pièce XLIII.

Page 26, ligne 12 : *J'aurai conquis la solitude*... Baudelaire semble s'être inspiré de ce thème dans la pièce XXIII du *Spleen de Paris*. Cf. : *La Solitude*.

Page 26, ligne 16 : *Il y a des peaux carapaces.* Cet alinéa, nous l'avons dit, ainsi que les deux suivants : *Beaucoup d'amis*, etc... *Ceux qui m'ont aimé*, etc... reproduisent identiquement le texte du Chapitre X.

Page 27, ligne 14 : *Le goût précoce des Femmes...* Nous trouvons ce qui suit dans les *Projets et Notes* (*Œuvres posthumes*, p. 412) : « Tout jeune, les jupons, la soie, les parfums, les genoux des femmes. | L'amour de la perfection. Tout ce dont il se dégoûte, il le détruit. | Il trouve une excuse. | Trouver le dénouement par voie d'analyse. »

Page 27, ligne 18 : *J'étais donc un dandy précoce...* Voyez dans l'*Art romantique* (*Le Peintre de la Vie Moderne*), pp. 91-96, le curieux chapitre intitulé : Le Dandy.

Page 28, ligne 1 : *Mes ancêtres, idiots ou maniaques...* On a parlé des tares ataviques de Baudelaire. On sait qu'un frère de ce dernier, né d'un premier mariage, atteint d'hémiplégie, succomba, des suites d'une hémorragie cérébrale, et que la mère du poète mourut aphasique, comme son fils. Voyez le *Journal des Goncourt* (t. IX. p. 344) et, sur la famille de Baudelaire, l'ouvrage, déjà cité, de Eugène et Jacques Crépet.

Page 29, ligne 2 : *Chateaubriand...* Baudelaire préparait alors une étude sur *Chateaubriand et sa famille.* « Vous savez, écrit-il alors à Sainte-Beuve (30 mars 1865), que ma passion pour ce vieux dandy est incorrigible. En somme, peu de travail. Dix jours peut-être. Je suis riche de notes. » On retrouve quelques-uns des thèmes relatifs à cette étude — que le poète ne fit que projeter, — dans les pages de Polémiques insérées parmi les *Œuvres posthumes*, sous le titre de *L'Esprit et le Style de M. Villemain,* p. 321 et 329.

Page 29, ligne 3 : *Alph. Rabbe...* Lisez : Alphonse Rabbe, écrivain de grand talent, fort oublié de nos jours, né en 1786, à Riez (Haute-Provence), mort le 1er janvier 1830.

Page 29, ligne 6 : *Le Chat est beau...* On se rappelle les beaux vers du poète sur les chats. (Cf. *Les Fleurs du Mal,* poème XXXIV, LI et LXVI). Nous n'avons pas besoin d'y renvoyer le lecteur.

Page 31, ligne 12 : *On dit que j'ai trente ans...* Cette phrase nous donne-t-elle exactement la date de composition du présent texte ? Quelques feuillets des *Journaux intimes* auraient, en ce cas, été écrits en 1851. Baudelaire naquit, on le sait, le 7 juin 1821.

Page 33, ligne 16 : *Emu au contact*, etc... Ce morceau appartient, sans nul doute, à un projet de roman.

Page 35, ligne 1 : *Hugo pense souvent à Prométhée...* Il y a loin, observera-t-on, du jugement sans indulgence que porte ici Baudelaire, au ton d'admiration qu'on trouve tout au long de l'étude sur le grand lyrique, publiée en 1851, dans l'*Anthologie des Poètes français*, de E. Crepet et insérée ensuite dans *L'Art Romantique*. Par la suite, l'opinion de Baudelaire se modifia. Voyez la *Correspondance*.

Page 36, ligne 1 : *M. de Pontmartin, un homme qui a toujours l'air de sortir de sa province...* « Ce M. de Pontmartin, écrit encore Baudelaire est un grand haïsseur de littératures. » (Cf. *Lettre à Sainte-Beuve*, 3 févr. 1862.)

Page 36, ligne 7 : *Le monde va finir...* On lit dans les *Fragments et notes* des *Œuvres posthumes*, p. 408 : *La fin du monde.* — Un roman sur *les derniers hommes.* — Les mêmes vices qu'autrefois. — Distance immense. — De la guerre, des mariages, de la politique parmi les derniers hommes. Les dernières palpitations du monde, luttes, rivalités. La haine. Le goût de la destruction et

de la propriété. Les amours, dans la décrépitude de l'humanité. Chaque souverain n'a que cinquante hommes armés. (Eviter *le dernier Homme*). »

Page 42, ligne 6 : *ma colère*... Variante du manuscrit : *ma tristesse.*

— MON CŒUR MIS A NU —

Page 45, ligne 5 : Je pense commencer *Mon Cœur mis à nu, n'importe où, n'importe comment*... On n'ignore pas que c'est à Edgar Poe que Baudelaire dût l'idée de ce livre étrange que la maladie l'empêcha de réaliser, et dont nous ne possédons que les premières ébauches. On lit, en effet, dans les *Marginalia* :

CC. — Un titre a prendre. — « Cœur mis a nu ». — « Si quelque homme ambitieux avait la fantaisie de révolutionner d'un seul coup l'univers de la pensée humaine, de l'opinion humaine, du sentiment humain, il en a le moyen bien simple. La route à l'immortel renom est ouverte, toute droite, et complètement libre, devant lui. Tout ce qu'il a à faire, c'est d'écrire et de publier un tout petit livre. Le titre serait simple, — quelques mots, clairs — « Mon Cœur mis à

nu. » Mais il faudrait que ce petit livre *correspondît exactement à son titre.*

« Et, vraiment, n'est-il pas très singulier que, — étant donnée la soif enragée de notoriété qui caractérise un si grand nombre d'hommes, — étant donné, également, le grand nombre de ceux qui ne se préoccupent pas, pour un fétu, de ce qu'on pourra penser d'eux après leur mort, il ne puisse pas se trouver un seul individu assez audacieux pour écrire ce petit livre ? Je dis : Pour l'écrire *réellement*. Il y a dix mille hommes qui, si le livre était une fois écrit, riraient à l'idée d'être troublés par sa publication de leur vivant, et qui ne pourraient même pas concevoir ce qu'ils auraient à objecter à sa publication après leur mort. Mais, écrire ce livre, voilà la difficulté. Personne n'ose l'écrire. Personne n'osera jamais. Personne ne pourrait l'écrire, même s'il osait. A chaque touche de sa plume brûlante, le papier se recroquevillerait et prendrait feu. » (*Traduction inédite de Gabriel de Lautrec.*) (1).

(1) CC. — SUGGESTED TITLE : « HEART LAID BARE. » — « If any ambitious man have a fancy to revolutionnise at one effort the universal world of human thought, human opi-

C'est dans une lettre à Madame Aupick du 1er avril 1861 (Charles Baudelaire : *Lettres inédites à sa mère*, p. p. Jacques Crépet. p. 220-221) que nous trouvons, pour la première fois, le projet de composer et de faire paraître *Mon Cœur mis a nu* : « Ce qui m'a surtout sauvé du suicide, écrit alors Baudelaire, c'est deux idées qui paraîtront bien puériles. La première, c'est que mon devoir était de te fournir des notes minutieuses pour le paiement de mes dettes... La seconde, l'avouerai-je, c'est qu'il était bien dur d'en finir avant d'avoir publié au moins mes œuvres critiques, si je renonçais aux drames, aux romans, et enfin à un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *Mon Cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères. Ah ! si jamais

nion, and human sentiment, the opportunity is his own — the road to immortal renown lies straight, open and unencumbered before him. All that he has to do is to write and publish a very little book. Its title should be simple — a few plain words — « My Heart Laid Bare ». Butthis little book must be *true to its title*.

« Now, is it not very singular that, with the rabid thirst for notoriety which distinguishes so many of mankind — so many, too, who care not a fig what is thought of them after death, there should not be found one man havind sufficient bardikood to write this little book? To *write*, I say. There

celui-là voit le jour, les *Confessions* de J.J. paraîtront pâles... Malheureusement, pour la confection de ce livre singulier, il aurait fallu garder des masses de lettres de tout le monde que j'ai, depuis vingt ans, données ou brûlées. »

Et revenant quelques mois plus tard — 25 juillet 1861, — sur le même et cher sujet, il dit encore : « De tous les rêves littéraires à accomplir à Honfleur, je ne t'en parle pas. Ce serait trop long. Ce sera moins long dans la conversation : bref, vingt sujets de romans... et un grand livre sur moi-même : *Mes Confessions*. »

Il ajoute enfin le 5 juin 1863, répondant à une objection de sa mère, sur la liberté outrancière de ses conceptions : « Ce que tu me dis de *Mon Cœur mis à nu* m'est aussi désagréable que ta répugnance à me voir maître d'une grande admi-

are ten thousand men who, if the book were once written, would laugh at the notion of being disturbed by its publication during their life, and who could not even conceive *why* they should object to its being published after their death But to write it there, is the rub. No man, dare write it. No man ever will dare write it. No man *could* write it, even if he dared. The paper would shrivel and blaze at every touch, of the fiery pen. » (*The Works of Edgar Allan Poe, edited by John H. Ingram.* Vol. III. London, A. C. Black, 1899, p. 459).

nistration. Eh bien ! oui, ce livre sera un livre de rancune. A coup sûr, ma mère et même mon beau-père y seront respectés. Mais tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnés mes idées et mes sentiments, je veux faire sentir sans cesse que je me sens comme étranger au monde et à ses cultes. Je tournerai contre la *France entière* mon réel talent d'impertinence. J'ai un besoin de vengeance comme un homme fatigué a besoin d'un bain... Je ne publierai certes *Mon Cœur mis à nu*, que quand j'aurai une fortune assez convenable pour me mettre à l'abri, hors de France, s'il est nécessaire. »

Page 47, ligne 4 et ss. : *Qu'avant d'imiter les Ptolémées*, etc... Dans le manuscrit, le texte de cette citation, et celui de la note 1, ont été découpés dans un journal.

Page 50, ligne 14 : *Cela suffit à expliquer la Révolution française...* Voyez dans les notes relatives aux *Liaisons dangereuses* (Cf. *Œuvres posthumes*, p. 175), cette curieuse définition de l'esprit révolutionnaire : « La Révolution a été faite par des voluptueux. » Et plus loin : « Les livres libertins commentent et expliquent la Révolution. »

Page 50, ligne 16 : *Mon ivresse en 1848*... On sait que Baudelaire fut tout d'abord irrésistiblement entraîné dans le courant humanitaire. Nous avons, sur cette époque obscure de sa vie, le témoignage de ses amis. Le sien propre, d'ailleurs, suffirait. Il prit part, comme insurgé, aux fameuses journées de juin, fonda, avec Charles Toubin et Champfleury, le *Salut Public* (27 et 28 février 1848). Sa collaboration, il faut le dire, fut éphémère, mais, en 1852, il donna des vers à l'almanach démocratique : *La République du Peuple*. Sa haine de la démocratie, qui ne cessa de s'exprimer par la suite, vint encore moins de l'évolution de ses idées que de sa fréquentation avec les chefs des partis extrêmes et de la désillusion qu'il éprouva dans la fréquentation des cercles populaires.

Page 55, ligne 5 : *La croyance au progrès est une doctrine de paresseux*... A rapprocher du jugement émis dans les *Curiosités esthétiques* pp. 218-219. « Il est encore une erreur fort à la mode, de laquelle je veux me garder comme de l'Enfer. Je veux parler de l'idée de progrès, etc. »

Page 55, ligne 14 :.. Ainsi les *Sociétés belges* : « En s'associant, les individus se dispensent de

penser individuellement. » (Cf. *Œuvres posthumes. Argument du Livre sur la Belgique*, p. 269.)

Page 56, ligne 2 : *Qu'est-ce que le Dandy ?...* Voyez dans *L'Art Romantique* le Chap. IX de l'étude consacrée au *Peintre de la Vie Moderne*, p. 91-96. « Le dandysme, observe Baudelaire, est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie. » Et plus loin, il ajoute : « Le caractère de beauté du Dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému... »

Page 58, ligne 13 : *La peine de mort est le résultat d'une idée mystique...* « J'ai oublié de vous dire, écrit Baudelaire à sa mère, le 22 juillet 1856, que je vais rentrer à la *Revue des Deux-Mondes*, avec quelque chose de très recherché et de très bizarre, ou un roman sur *l'idéal de l'amour conjugal*, ou un roman pour légitimer et expliquer la sainteté de la peine de mort. »

Page 59, ligne 9... *le Paradis...* Dans la première édition des *Journaux intimes*, ce mot est suivi d'une note détachée d'une feuille volante,

ayant appartenu à Eugène Crépet, et donnant le texte qui suit :

« Dandies.

« L'envers de Claude Gueux. Théorie du sacrifice. Légitimation de la peine de mort. Le sacrifice n'est complet que par le *sponte sua* de la victime.

« Un condamné à mort, qui, raté par le bourreau, délivré par le peuple, retournerait au bourreau. Nouvelle justification de la peine de mort. »

Page 60, ligne 3 : *Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique...* Qu'est-ce qu'une *société* qui n'est pas *aristocratique* ! lit-on dans une lettre à Alphonse Toussenel, du lundi 21 janvier 1856 ? Ce n'est pas une société, ce me semble... (Cf. *Lettres*, éd. du Mercure de France, p, 84).

Page 60, ligne 9 : *Il n'existe que trois êtres respectables, le prêtre, le guerrier, le poète...* On trouvera, p. 75, la répétition de la même idée. Ce ne fut pas là, toujours, si l'on en croit les biographes, l'opinion de Baudelaire. Voyez dans l'ouvrage d'Eugène et Jacques Crépet : *Études biogra-*

phiques, etc... pp. 77-78, quelques anecdotes caractéristiques, touchant l'horreur qu'inspiraient au poète le prêtre et le soldat. Il est vrai, dira-t-on, que la haine du militaire ne provenait pas tant, chez Baudelaire, de la répugnance pour cette profession, que d'une profonde antipathie pour son beau-père, le général Aupick, et d'une réelle aversion pour toute discipline mal ordonnée.

Page 61, ligne 6 : *nécessairement*... Dans le manuscrit, ce mot est en surcharge, au crayon, et remplace l'expression : *naturellement*, biffée par Baudelaire.

Page 61, ligne 10 : *Mme de Metternich, quoique princesse, a oublié de me répondre à propos de ce que j'ai dit d'elle et de Wagner*... Voici le texte auquel Baudelaire fait allusion. Nous l'empruntons à son étude : *Sur Richard Wagner et Tannhaüser* (Cf. *L'Art romantique* p. 256-257) : « Le décret qui venait de rendre quelques libertés au journal et à la parole, ouvrait carrière à une turbulence naturelle, longtemps comprimée, qui s'est jetée comme un animal fou sur le premier passant venu. Ce passant, c'était le *Tannhaüser*, autorisé par le chef de l'Etat et protégé ouverte-

ment par la femme d'un ambassadeur étranger. Quelle admirable occasion ! Toute une salle française s'est amusée, pendant plusieurs heures, de la douleur de cette femme, et, chose moins connue, Mme Wagner, elle-même, a été insultée pendant une des représentations... »

Page 61, ligne 13 : *Histoire de ma traduction d'Edgar Poe...* On sait que Baudelaire projetait de l'écrire et de la faire figurer dans ses Œuvres complètes. On en trouvera quelques éléments dans les volumes, publiés jusqu'ici, de sa correspondance (éditions du Mercure de France et de la Librairie Conard.)

Page 61, ligne 14 : *Histoire des* " Fleurs du Mal"... Cette histoire qui devait figurer à la suite d'une réimpression définitive de l'œuvre de Baudelaire, sous le titre : *Biographie des Fleurs du Mal*, n'a jamais été écrite. On en lira le canevas et les premières esquisses dans notre édition des *Fleurs du Mal*, pp. 310 à 318.

On sait qu'elle devait être accompagnée d'un mémoire justificatif dont le texte, imprimé à Paris, chez la Veuve Douday-Dupré, avait été destiné aux juges, lors du procès intenté au poète.

(Cf. *Articles justificatifs par Charles Baudelaire*, etc., 1857, in-4°). Ce mémoire, composé de jugements et d'opinions d'écrivains contemporains, favorables à l'auteur et à son œuvre, a été reproduit dans la troisième édition des *Fleurs du Mal*, publiée chez Michel Lévy, en 1868.

Page 62, ligne 14 : *François Buloz* (1804-1877); fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Page 62, ligne 14 : *Houssaye*... Lisez : Arsène Houssaye, alors directeur de la *Presse*. On sait que Baudelaire lui dédia ses premiers poèmes en prose. Voyez notre édition du *Spleen de Paris*.

Page 62, ligne 15 : *Calonne*... Lisez : le Vicomte Alphonse Bernard de Calonne, directeur de la *Revue contemporaine*. On trouvera dans les lettres de Baudelaire, des détails sur les relations, parfois assez tendues, que le poète entretint avec lui.

Page 62, ligne 19 : *Chevalier*... Lisez Michel Chevalier, de l'Institut, directeur du *Globe* (1806-1879).

Page 63, ligne 1 : *Sur George Sand*... On lit dans les notes analytiques et critiques sur *Les Liaisons dangereuses* :

George Sand. — « Ordures et jérémiades— En réalité, le satanisme a gagné. Satan s'est fait ingénu. Le mal se connaissant était moins affreux et plus près de la guérison que le mal s'ignorant. G. Sand inférieure à de Sade. »

Page 64, ligne 1 : *Voir la Préface de* Mademoiselle La Quintinie, *où G. Sand prétend que les vrais chrétiens ne croient pas à l'Enfer...* Voici le passage auquel Baudelaire fait allusion. Nous l'empruntons à la 2ᵉ édition du roman publié par Michel Lévy, en 1863.

« *Mademoiselle La Quintinie* est l'histoire d'un prêtre, avec toute la rigueur de ses déductions et tous les développements que la pensée du livre comporte. Nous croyons fermement que les honnêtes gens qui se disent catholiques, et M. Octave Feuillet tout le premier, mentent à ce dogme des peines éternelles contre lequel ont protesté des saints canonisés et qui inspire une véritable horreur à tous les bons chrétiens.

« Nous savons aussi, de source certaine, que des catholiques éclairés refusent de se prononcer sur ce point comme sur beaucoup d'autres ; et que bon nombre d'ecclésiastiques autorisent le

refus intérieur et la protestation douloureuse des âmes délicates. »

La dernière partie de la note XLVIII n'avait pas encore été publiée.

Page 65, ligne 13 :... *pour vouloir supprimer l'Enfer*... A la suite de ce dernier paragraphe, on lit dans le manuscrit :

« La Religion de la femme Sand. Préface de *Mademoiselle La Quintinie.* La femme Sand est intéressée à croire que l'Enfer n'existe pas. »

Nous n'avons pas cru devoir reproduire dans le texte cette note qui fait double emploi avec la fin du chapitre L. On observera, d'ailleurs, que les lignes mentionnées ci-dessus, ainsi que divers paragraphes des notes XLVIII à L, n'ont pas été reproduites fidèlement jusqu'à ce jour.

Page 65, ligne 16... *Emerson... dans ses Représentants de l'Humanité*... Lisez : *Representative men.*

Page 66, ligne 3 :... *Les oreilles du Comte de Chesterfield*... Lisez : *Les Oreilles du Comte de Chesterfield et le chapelain Goudman*, 1775. Cf. Edition des *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Hachette, XX, p. 415.

11

Page 67, ligne 11 :... Φαρμακοτριβης... etc. Cf. : Elien : *De la Nature des Animaux*, 9, 62... Rapprocher cette citation du paragraphe de la lettre à Jules Janin. Cf : *Œuvres posthumes*, p. 318. « Pourquoi le poète ne serait-il pas un broyeur de poisons, aussi bien qu'un confiseur, un éleveur de serpents pour miracles et spectacles, un psylle amoureux de ses reptiles et jouissant des caresses glacées de leurs anneaux, en même temps que des terreurs de la foule? »

Page 68, ligne 7 :... *Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles...* Voyez, dans l'*Art Romantique*, l'intéressant chapitre consacré aux femmes et aux filles. (Cf : *Le Peintre de la vie moderne*, p. 104-110).

Page 69, ligne 4 :.. *maladie de l'horreur du domicile...* On ferait un curieux chapitre des divers déplacements de Baudelaire. Voici, selon M. J. Crépet (*Ch. Baudelaire*, p. 47, note 1), une liste approximative des domiciles du poète, depuis février 1842 jusqu'à la fin de 1848. Encore ne trouve-t-on pas là quelques lieux de passage, mentionnés dans sa Correspondance et, en particulier, Honfleur, où il séjourna chez sa mère :

Quai de Béthune, 10 ; rue Vaneau ; quai d'Anjou, 17 (Hôtel Pimodan) ; Hôtel Corneille ; rue Coquenard, 33 ; Hôtel Folkestone, rue Lafitte ; Avenue de la République, 95 ; rue des Marais du Temple, 25 ; rue Mazarine ; rue de Seine, 57 ; rue de Babylone, 10 ; rue Pigalle, 61 ; quai Voltaire (Hôtel Voltaire) ; rue Beautreillis, 22. »

Page 70, ligne 6 : *l'Art est un agent civilisateur...* « L'Art est-il utile ? trouve-t-on dans l'*Art Romantique* (p. 296). Oui : Pourquoi ? Parce qu'il est l'Art. Y a-t-il un art pernicieux ? Oui. C'est celui qui dérange les conditions de la vie. » Et le poète conclut : « La première condition pour faire un art sain est la croyance à l'unité intégrale. Je défie qu'on me trouve un seul ouvrage d'imagination qui réunisse toutes les conditions du Beau et qui soit un ouvrage pernicieux. »

Page 71, ligne 11 : *Bertin...* Jean-Louis-Henri Bertin (1800-1881).

Page 72, ligne 17 : *Jeanne...* Lisez : Jeanne Duval, maîtresse du poète.

Page 73, ligne 1 :... *Politique...* « Tu verras, mon cher, — trouve-t-on dans une lettre à Nadar

du 16 mai 1859, — qu'on oubliera les horreurs commises en décembre. »

Page 74, ligne 2 :... *le besoin de sortir de soi..* C'est identiquement l'idée exposée dans *Fusées*. p. 4, 7e paragraphe. Il en est de même de la phrase qui suit, (ligne 6), conforme au texte de la page 3, 4e paragraphe.

Page 74, Chap. LXVIII. — Pour la disposition et la place qu'occupent ici ce Chapitre et la Prière qui suit, nous reproduisons le texte de l'édition originale. Dans le manuscrit, ce chapitre est placé au premier feuillet.

Page 75, ligne 1 :... *Mariette...* Il s'agit ici d'une vieille domestique de Mme Aupick, qui inspira au poète la pièce C des *Fleurs du Mal* : *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...*

Page 75, ligne 11 :... *Il n'y a de grand parmi les hommes...* Même idée exprimée page 60, cinquième paragraphe.

Page 76, ligne 1 :... *défions-nous... du bon sens.* Voyez dans l'*Art Romantique*, chapitre XIII, *les Drames et les Romans honnêtes*, p. 295 et ss. le morceau consacré à l'*Ecole du bon sens*.

Page 77, ligne 5 :... *un chapitre sur la Toilette.* Cf. : *L'Art romantique,* chapitre XI, p. 99-107, *Eloge du maquillage.*

Page 77, ligne 15 :... *Feydeau...* Lisez : Ernest Feydeau (1821-1873), l'auteur de *Fanny,* « un livre répugnant », au dire de Baudelaire. Ses relations avec notre poète, furent plutôt tièdes. (Cf. : *Lettres de Ch. B.*, éd. du Mercure de France, pp. 246, 265), et *Lettres inédites à sa mère* (éd. Conard pp. 175, 176).

Page 78, lignes 2 et 3 :... *Texier... Solar, Turgan, Dalloz,..* Lisez : Edmond-Auguste Texier (1817-1887), rédacteur en chef de l'*Illustration ;* Félix Solar, financier et journaliste de triste mémoire (1815-1871) ; Julien-François Turgan (1824-1887), rédacteur au *Moniteur* ; Charles-Paul-Alexis Dalloz (1829-1887), ancien directeur du *Moniteur Universel.*

Page 78, ligne 4 :... *listes de Canailles...* A rapprocher de la liste fournie par le *Carnet de Ch. Baudelaire,* p. 33 : *Vilaines Canailles* : « Demont (?) ; Lortic ; Hachette ; Calonne ; Crépet ; Martinet ; Turgan ; Dalloz ; Buloz (?) ; Forget ; Cohen (?) ; Solar ; Meurice ; Vacquerie ; Ch. (*sic*) Hugo ; Gervillé. »

Page 78, ligne 5 :... *un grand homme pour soi-même...* Variante de la dernière phrase du chapitre LXIV, page 72.

Page 80, ligne 7 :... *pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment agréable?..* Voyez dans les *Fleurs du Mal,* le poème intitulé L'*Homme et la Mer* :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !...

Page 81, ligne 10 : *Saint Marc Girardin...* Lisez : Marc Girardin, de l'Académie française, (1801-1873).

Page 85, ligne 1 :... *l'extrait suivant du beau livre de M. de Vaulabelle,..* Cf. : *Histoire des deux Restaurations.*

Page 85, ligne 22 :... *elle fut obligée de reprendre sa fille...* Les mêmes faits se retrouvent dans les *Mémoires et Souvenirs,* du Comte Lavallette (édition de 1905, p. 448).

Page 87, ligne 16 :... *ne pas oublier un portrait de Forgue...* Paul Emile Daurand Forgue (Paris, 1813-1882). On s'expliquerait assez mal l'opinion de Baudelaire, si l'on ne connaissait l'irritabilité du poète et si, d'autre part, l'on ne savait que

les notes de *Mon Cœur mis à nu*, telles que nous les possédons, n'étaient point destinées à la publicité. On consultera utilement sur Forgue, le bel ouvrage de M. Lucien Pinvert : *Un ami de Stendhal* (Paris, Leclerc, 1915, in-4°).

Page 91, ligne 1 :... *c'est toujours l'animal adorateur*... Développement de la troisième phrase de chapitre LXVII, p. 74.

Page 91, ligne 4 :... *Paul Pérignon*... Il s'agit ici du magistrat (1800-1855).

Page 92, ligne 5 : ... *être le plus grand des hommes*. On lit dans le *Carnet de Ch. Baudelaire* : « Etre le plus grand des hommes, se dire cela à chaque instant. »

Page 92, ligne 11 :... *Tout enfant*... A propos de l'enfance et de la jeunesse de Baudelaire, nous croyons devoir reproduire ici les curieuses notes autobiographiques fournies par La Fizelière et Decaux, d'après une note autographe de Rathery. Nous en empruntons le texte aux *Œuvres posthumes*, éd. du Mercure de France (pp. 73 et 74) :

— ENFANCE : Vieux mobilier Louis XVI, antiques, consulat, pastel, société dix-huitième siècle.

« Après 1830, le collège de Lyon, coups, batailles avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies.

« Retour à Paris, collège et éducation par mon beau-père (le général Aupick).

Jeunesse : Expulsion de Louis-le-Grand, histoire du baccalauréat.

« Voyage avec mon beau-père dans les Pyrénées.

« Vie libre à Paris, premières liaisons littéraires : Ourliac, Gérard, Balzac, Levavasseur, Delatouche.

— Voyages dans l'Inde : première aventure, navire démâté ; Maurice, île Bourbon, Malabar, Ceylan, Indoustan, Cap ; promenades heureuses.

— Deuxième aventure : retour sur un navire sans vivre et coulant bas.

— Retour à Paris ; secondes liaisons littéraires : Sainte-Beuve, Hugo, Gautier, Esquiros.

— Difficulté pendant très longtemps de me faire comprendre d'un directeur de journal quelconque.

— Goût permanent depuis l'enfance de toutes les représentations plastiques.

— Préoccupations simultanées de la philosophie et de la beauté en prose et en poésie ; du rapport perpétuel, simultané de l'idéal avec la vie. »

Page 92, ligne 13 :... *l'extase de la vie*... On lit dans les *Projets et notes*... « Appliquer à la joie, au *se sentir vivre*, l'idée d'hyperacuité des sens, appliquée par Poe à la douleur. Opérer une création par la pure logique du contraire. Le sentier est tout tracé, à rebours. »

Page 92, ligne 15 :... *Les nations n'ont de grands hommes*... Cette phrase figure déjà pp. 13 et 54.

Page 93, ligne 1 :... *A propos du comédien*... Voyez dans la notice consacrée à Philibert Rouvière (l'*Art Romantique*, p. 267), l'idée précise que Baudelaire se faisait du théâtre et de l'acteur.

Page 99, ligne 1 :... *de la Prière et de la Foi*... « Le doute, ou l'absence de foi et de naïveté, trouve-t-on dans les *Curiosités esthétiques* (Salon de 1846, p. 191) est un vice particulier, car personne n'obéit ; et la naïveté qui est la domination du tempérament dans la manière, est un privilège divin dont presque tous sont privés. »

Page 100, ligne 11 : *Nieuwerkerke...* Alfred-Emilien, Comte de Nieuwerkerke (1811-1892), sénateur de l'Empire, Directeur des Musées Nationaux.

Page 101, ligne 7 :... *Citer... la pièce sur Roland...* Il s'agit vraisemblablement du poème de Napoléon Peyrat, un des chefs-d'œuvre de la poésie romantique. Cette pièce figure au tome IV du *Recueil des Poètes français*, d'Eugène Crépet (Paris, Gide, 1862, in-4°), auquel Baudelaire collabora.

Page 102, ligne 2 : *Malassis prétend qu'il est de Théophile.*

« De qui est ce sonnet, extrait d'un *Parnasse satyrique*, réimprimé en Belgique ? écrit Baudelaire en 1863 *(Lettre à Sainte-Beuve)*... Saint-Victor a parié pour Théophile de Viau, Malassis pour Racan (!), et moi, pour Maynard. Nous avions peut-être tort tous les trois. »

Dans le manuscrit original le nom de Théophile remplaçait celui de Racan, biffé par Baudelaire. En réalité, cette pièce qui figure, non point dans le *Parnasse Satyrique*, mais dans les *Délices satyriques*, de 1620, porte la signature de Théophile

au second livre des *Délices de la Poésie françoise*, recueil collectif publié dans le courant de la même année. Elle ne se retrouve pas dans la plupart des éditions du poète. Cf. Fred. Lachèvre, *Bibliographie de Recueils collectifs des Poésies libres et satyriques*, (Paris, Champion, 1914, pp. 378 et 424.)

Page 102, ligne 18 : *aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement*... Il s'agit, sans nul doute, des premiers symptômes de la maladie qui devait emporter le poète... On trouvera dans la correspondance, et en particulier dans les *Lettres à sa mère*, un aveu très émouvant de sa détresse morale, à cette époque. Voyez, de plus, la lettre à Alfred de Vigny du 26 janvier 1862, dans laquelle il se plaint de la reprise de ses « névralgies périodiques » et d'un « douloureux accident physique ».

Page 104, ligne 7 : *de Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner*... Entendez : Joseph de Maistre, et, pour Edgar Poe, consultez dans les *Œuvres posthumes* (Edition du Mercure de France pp. 189-251) les admirables études de Baudelaire.

Page 105, ligne 6 : Γνωθι σεαυτον... « Connais-toi toi-même ». Inscription du Temple de Delphes.

Page 105, ligne 15 : *Hygiène, conduite, morale.* Pour le sens de ce chapitre et de tous ceux qui suivent jusqu'à la fin du manuscrit, se reporter à la *Correspondance* (Ed. du Mercure de France), et aux *Lettres inédites de Ch. Baudelaire à sa mère* publiées par M. Jacques Crépet (année 1852).

Page 105, ligne 16 : *(Ancelle)*... Notaire et maire de Neuilly... Il fut, non seulement, le conseil judiciaire de Baudelaire, mais encore son ami et son confident.

Page 106-108, *Chapitre CXV.* Ce chapitre ne figure pas dans l'original. Nous en avons emprunté le texte à l'édition des *Œuvres posthumes* (Paris, Mercure de France, p. 132). Le manuscrit étant formé primitivement de notes sur feuilles volantes, il est peu douteux qu'un de ses feuillets ait été égaré, après avoir servi au premier éditeur des *Journaux intimes* (1).

(1) Eugène Crépet : *Œuvres posthumes et Correspondance inédites.* Paris, Quantin, 1887, in-8°.

Page 107, ligne 3 : *Toilette, Prière, Travail.* On lit dans le *Carnet de Ch. Baudelaire*, p. 15 ; « Prières. Sobriété. Spiritualité. Travail. Argent. Chasteté. Ma mère. » Et, ensuite, p. 59 : « Prière immédiate avant la toilette ».

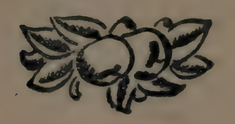
CHOIX DE MAXIMES CONSOLANTES SUR L'AMOUR

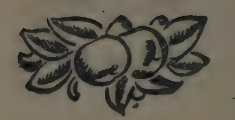
Page 115. *Choix de Maximes, etc...* Ces pages ont été publiées pour la première fois dans le *Corsaire-Satan*, du 3 mars 1846. Elles portent la signature : *Baudelaire-Dufays*. On les trouve réimprimées dans les *Œuvres posthumes* (Ed. du Mercure de France, pp. 353-362).

Page 126, ligne 1 : Votre *cristallisation...* Voyez : *De l'Amour*, par Stendhal. Livre I, chap. X-XII.

Page 126, note 2 : Ainsi que *L'Ane mort...* Roman de Jules Janin.

AD. B.





INDEX

DES

JOURNAUX INTIMES



INDEX

N. B. Les mots renvoient aux pages du texte





TABLE DES MATIÈRES

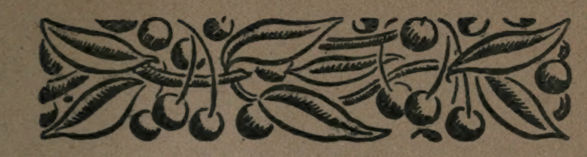
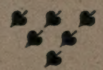


TABLE DES MATIÈRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

A PARIS, PAR L'IMPRIMERIE LUX

LE XV MARS MCMXX